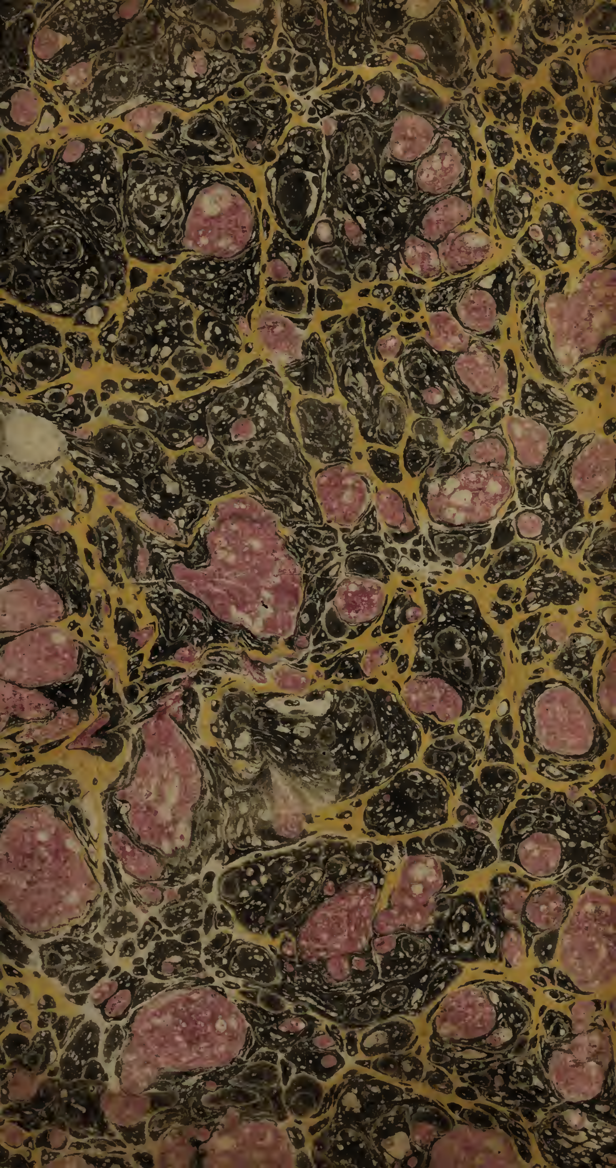




RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

Comédies. 2.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXII.

Second Ordre.

A PARIS,
Chez MÉNARD et RAYMOND, Libraires-Editeurs, rue des Grands Augustins, N.° 25;
ET A VERSAILLES,
Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

LE
MERCURE GALANT,
OU
LA COMÉDIE SANS TITRE,
COMÉDIE,
PAR BOURSAULT,

Représentée, pour la première fois, le 5 mars 1683.

NOTICE

SUR BOURSAULT.

Edme Boursault naquit en octobre 1638, à Mussi-l'Evêque, petite ville de Bourgogne. Son père, ancien militaire, négligea de lui faire apprendre même les principes de sa langue naturelle; il ne parloit encore que le patois bourguignon, lorsqu'il vint à Paris, en 1651. Brûlant du désir de sortir de cet état d'ignorance, il se livra avec ardeur à l'étude. La nature l'avoit doué des plus heureuses dispositions; bientôt le temps précieux qu'il avoit perdu fut en partie réparé : il acquit en moins de deux ans une connoissance parfaite de toutes les difficultés de la langue française. Son goût fut plus lent à se former; privé par son défaut d'éducation de la lecture des poètes de l'antiquité, ils ne purent lui servir de modèle; mais dès que les grands maîtres du dix-septième siècle lui eurent tracé par leurs ouvrages la route qu'il devoit suivre, il ne s'en écarta point.

Boursault obtint la place de secrétaire des commandemens de la duchesse d'Angoulême, et se fit connoître de Louis XIV, par une gazette en vers burlesques, qu'il lui présentoit toutes les semaines. Le roi, qu'elle divertissoit beaucoup, ainsi que toute la cour, accorda à l'auteur une pension de deux mille livres; mais ce dernier s'étant permis de conter une anecdocte dans laquelle il lâchoit quelque trait satirique contre les capucins, le confesseur de la reine, cordelier espagnol, obligea cette pieuse princesse à en demander une punition exemplaire. La gazette et la pension furent supprimées, et Boursault faillit même payer son imprudence de la perte de sa liberté : ce ne fut qu'à la sollicitation du prince de Condé que le roi révoqua l'ordre de le conduire à la Bastille. En 1671, Boursault composa un livre intitulé : l'*Etude des Souverains*. Cet ouvrage plut tellement à Louis XIV, qu'il nomma l'auteur sous-précepteur du Dauphin; il ne put accepter cette place, n'ayant point fait les études nécessaires pour la remplir convenablement.

Le Médecin volant, comédie en un acte, en vers, jouée en 1661, fut la première pièce que Boursault fit représenter.

Il donna l'année suivante, *le Mort vivant*, en trois actes, en vers.

En 1663, il fit jouer trois pièces : *Le Portrait du Peintre* ou *la contre-critique de l'Ecole des Femmes*, en un acte, en vers ; *les Cadenas* ou *le Jaloux endormi*, aussi en un acte, en vers, et *les yeux de Philis changés en astres*, pastorale en trois actes.

Les *Nicandres* ou *les Menteurs qui ne mentent point*, comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1664, eut un grand succès : l'auteur la réduisit depuis en trois actes.

Boursault, offensé du rôle que Boileau lui faisoit jouer dans une de ses satires, composa en 1669, une comédie intitulée : *la Satire des Satires* ; le célèbre critique eut assez de crédit pour empêcher cette pièce d'être jouée ; mais il ne put pas en faire défendre l'impression. Boursault la publia avec une préface fort sage sur la licence de ridiculiser sans retenue des gens d'esprit et d'honneur. Despréaux se trouvant dans la suite, aux eaux de Bourbonne, vint à manquer d'argent ; Boursault, qui étoit alors receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnois, en fut instruit ; il n'hésita pas à l'aller trouver, et lui offrit une bourse de deux cents

louis. Boileau, aussi touché que surpris de cette générosité de la part d'un homme qu'il avoit offensé, pria Boursault de lui accorder son amitié, et fit disparoître son nom de sa satire.

En 1664, Boursault donna une tragédie intitulée : *la Princesse de Clèves*; elle n'eut que deux représentations; mais en 1671, l'auteur, après y avoir fait de nombreuses corrections, et avoir changé les noms, l'ayant remise au jour sous le titre de *Germanicus*, elle obtint un grand succès.

Le Mercure galant, parut pour la première fois le 5 mars 1679. Cette comédie fut jouée sous le nom de Poisson, et a même été insérée dans les œuvres de ce comédien. Devisé, rédacteur du Mercure, voulut en empêcher la représentation, mais il obtint seulement que le titre en seroit changé. Elle fut donnée pendant longtemps sous celui de *la Comédie sans titre*. Dans une reprise qu'on fit de cette pièce en 1753, les comédiens français la réduisirent à quatre actes; elle est demeurée ainsi à la scène.

En 1683, Boursault donna *Marie Stuart*, tragédie; elle eut peu de succès.

Les Fables d'Esope, ou *Esope à la ville*, comédie en cinq actes, en vers, jouée pour la première fois le 10 janvier 1690, obtint quarante-trois représentations.

Phaéton, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 28 décembre 1691, ne réussit point.

La dernière pièce que Boursault fit représenter fut une petite comédie intitulée : les *Mots à la mode*; elle eut beaucoup de succès.

Boursault n'avoit pas eu le temps de repasser sa comédie d'*Esope à la cour*, et d'y mettre la dernière main, lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à sa famille le 15 septembre 1701. Cette pièce, jouée avec un grand succès trois mois après la mort de l'auteur, est restée au théâtre.

PERSONNAGES.

ORONTE, gentilhomme, cousin de l'auteur du Mercure galant, et amant de Cécile.
M. DE BOIS LUISANT, père de Cécile.
CÉCILE, maîtresse d'Oronte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
M. MICHAUT.
MADAME GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, receveur des gabelles.
BONIFACE, imprimeur.
M. DE LA MOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de M. de la Motte.
DU MESNIL, professeur de langues.
M. BRIGANDEAU, procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, procureur de la cour.
DU PONT, empirique.
MADAME DE CALVILLE, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANE, } sœurs qui ont appris l'art de se taire.
ELISE, }
BEAUGÉNIE, poète.
LA RISSOLE, soldat.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans la maison de l'auteur du Mercure Galant.

LE

MERCURE GALANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Cécile est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge....

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas!
Redis-le moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire, il seroit impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi.
Car depuis le pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son père, encor galant, la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle :
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
Elle est grosse...

ORONTE.

Elle est grosse! Une vertu si pure
Recevoir d'un coquin cette mortelle injure?
Cécile grosse! Ah! traître, un mensonge si noir...

MERLIN.

Tout doux, Monsieur, j'entends grosse de vous revoir
Cécile est toute jeune et je la crois fidèle,
Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne parlois-tu donc sans me mettre en courroux?

Grosse m'assassinoit, la suite me console.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cécile est grosse, et ne pas achever,
Je sais bien que d'abord cela donne à rêver,
Que sur cette matière une équivoque blesse,
Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon!
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jeté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi?

MERLIN.

C'est la première fois.
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles.

Prends ces quatre louis et me fais ce présent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher. Juste ciel, ma surprise est extrême!
Un louis pèse plus que ce quadruple là.
Cécile avoit sa vue en te jetant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
Et puisque son désir est de me rendre heureux...
Ah! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est creu
Je ne me trompe point, il est creux, oui, sans doute
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord, mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considère, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa pièce s'ouvre.
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par là.
Justement j'aperçois son billet, le voilà.

(*Il dit.*)

« J'arrivai hier au soir à Paris avec mon père, » qui est plus entêté que jamais de l'auteur du » Mercure galant. Il ne trouve point de mérite » égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous » ai mandé par ma dernière lettre, nos affaires » sont dans le meilleur état du monde. »

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
Je suis cousin germain de l'auteur du Mercure ;
Et pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paroître ?
De son logis entier il me laisse le maître :
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'auteur du Mercure galant ;
Et selon l'apparence il me sera facile
De plaire sous ce nom au père de Cécile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui pour vous : mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-temps à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouemens,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterremens,
Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice:
A son propre intérêt il préfère le mien;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises:
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente:
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre bu[t]
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut;
L'autre dans la musique ayant quelque science,
Croit de celle du roi mériter l'intendance;
Celui-ci d'une énigme ayant trouvé le mot
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;

Cet autre d'un sonnet ayant donné les rimes
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes;
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un commis des gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit, pour droit d'avis, mille louis pour boire.
Voyez.

(*Il donne un papier à Oronte.*)

ORONTE.

Mille louis? c'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fut bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps
Lui semble un guet-apens pour lui meurtrir les bras:
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes:

Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé :
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut! Un gentilhomme entre ici.

SCÈNE II.

M. ORONTE, MERLIN, MICHAUT.

M. MICHAUT.

Serviteur,
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Oui, Monsieu

(*A Merlin.*)
Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose!
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose
Siéges, combats, procès, mort, mariage, amou
Nouvelles de province, et nouvelles de cour.
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous pla
Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer les plaisirs que je goûte....

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monsieur, que j'ai l'air grand

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux?

ORONTE.

Des aïeux?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble, et grâces à mes soins
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monsieur? Et comment voulez-vous que je fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je....

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites;
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande,
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légère trace ?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé :
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par de-là mon grand-père.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-père étoit mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

ORONTE.

Fi !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté ?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.

Mon père fut d'un cran plus noble que le sien ;
Il se fit médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfant, et passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler chevalier ;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence ;
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé :
Mais le roi qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le père médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela,
Qui diable seroit noble à descendre de là ?
Pour remplir vos désirs il faut faire un prodige,
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffe-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri :
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom là n'est point noble, assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? un gentilhomme avoir nom de la sorte?
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient ou d'en-haut ou d'en-bas,
Les pères et les fils ne se connoîtroient pas:
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable;
Ce nom de père en fils se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu, tant pis pour vous, d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un généalogiste,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, *seul.*

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin!

SCÈNE III.

ORONTE, MADAME GUILLEMOT, JASMIN.

MADAME GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin, Madame?

MADAME GUILLEMOT.

Qui? moi? non.
A moins d'être d'un goût insipide et malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah, ah! voici d'un style un peu rude.

MADAME GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colère,
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

MADAME GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

MADAME GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaisse!
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi que vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous?

MADAME GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample, et d'un beau taffetas;
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau;
Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau.
Voilà la vérité, comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise, un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité:
Quand vous voudrez écrire, ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein étoit de me jouer:
Je ne présumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit;

Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi :
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage....

MADAME GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse :
Que ce soit par hasard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie ;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus :
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue ;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grâce, un certain mot choisi
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi.

MADAME GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grâce :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place.
Il charme.

MADAME GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention !
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*A Jasmin.*)
Le nom de madame est...

MADAME GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, madame a nom madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez, vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout du long, par estime pour vous,
En bon historien qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

MADAME GUILLEMOT.

Y ferez vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

MADAME GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.

J'ai

J'ai de la modestie, et me rendrai justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice?

MADAME GUILLEMOT.

De grâce....

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre :
J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.
Voyez donc promptement si la Fleur est là bas.
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

MADAME GUILLEMOT.

(*A Oronte.*)

Ah! coquin! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

MADAME GUILLEMOT.

Comment! petite rosse,
Sans vous on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

JASMIN.

Dame, je ne sais pas si bien mentir que vous.

ORONTE, *seul.*

Madame l'auditrice est enfin appaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte; et jusqu'après dîné,
Passons quelques momens sans être importuné.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORONTE MERLIN.

MERLIN.

(*On heurte assez rudement.*)

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte ?

ORONTE.

Ouvre sans hésiter, et l'une et l'autre porte.
(*On redouble.*)

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCÈNE II.

ORONTE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de monsieur Licidas ?

MERLIN.

Ah ! Monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette ? quel bonheur ? viens, que je te salue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,

Monsieur.

MERLIN, *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi... Comment, je n'aurai rien.
Tu reviendras des champs, sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.

MERLIN.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cécile est revenue en parfaite santé?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déjà disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure:
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un duc et pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable;
Et de monsieur son père ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.

Enfin, monsieur Blagear, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme et trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse;
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardé à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux,
Et son père et le mien étoient frères.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
Un notaire fripon, prêt à prévariquer:
Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer;
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par-ci, par-là; mais ils ont tous l'air mince:
Et sous cet équipage on vous croiroit un prince.

Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...

ORONTE.

Je représente un auteur distingué,
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps, je m'en vais au galop.
Encore une parole et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille;
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convieroit d'aller boire bouteille,
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
Quoique marqué de même, est une boîte à mouche:
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je ments.

ORONTE.

Non, sans doute:
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte.
De la part de Cécile un billet m'est si doux...

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment rapporter l'allégresse;

En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-père futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu. Monsieur. Adieu, monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la première vue on le réparera :
Prends courage.

SCÈNE III.

ORONTE MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser?

MERLIN.

Non, Monsieur.
Vous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou?

MERLIN.

Cela n'est point folie.
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le patron est bâti comme vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCÈNE IV.

ORONTE, MERLIN, LONGUEMAIN.

LONGUEMAIN.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau livre
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau?
Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau,
Mais tel qu'il est, Monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*

Va-t'en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous assuré que personne n'écoute?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
Et de quelques talens dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenois davantage;
Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
En flattant mes désirs ne les remplissoient pas.
Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
De deux cent mille francs j'ai fraudé la gabelle:
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a, comme vous, une plume si bonne...

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand....

LONGUEMAIN.

Comment vol! parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, et vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour faire tant de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute
Ce n'est au pis-aller faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri!

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du pilori me paroît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits!
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.

Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million et plus :
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête ;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle abandonnant le sien,
A la face des lois fait un vol manifeste;
Et pour cent mille écus, un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes.

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses;
Et sept cent mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers, qui font des gains si grands,
Qu'est-ce de bonne foi que deux cent mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pu me restreindre ?
Et de vider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvois-je en conscience en user autrement ?
Mettez-vous en ma place, et pensez bien....

ORONTE.

De grâce,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer ?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.

De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement sans peur d'être arrêté :
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, et vous allez apprendre :
C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre,
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre ;
Ainsi, soit par foiblesse, ou par bonne amitié,
De deux cent mille francs je rendrai la moitié.
Ce sont cent mille francs que je perds, mais qu'y faire ?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part.
Et cent louis....

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que suis honnête homme ?
Et si je l'étois moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.

Vous offrez cent louis pour vous faire un asile,
Et qui vous fera prendre, est sûr d'en gagner mille;
On les donne, on vous cherche, il n'est rien plus certain;
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.
C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte:
Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurois encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos, restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne seroit plus temps de s'offrir à tout rendre;
On vous y forceroit, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu?
Un bien de ses aïeux qu'un héritage amène,
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine:
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur;
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît;
Quand tout est essuyé, me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.

(*Il sort.*)

ORONTE, *seul.*

Ce monsieur le commis a l'air patibulaire :
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCÈNE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile et tout ce qui s'ensuit :
Père, fille, soubrette et laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? ma perruque....

MERLIN.

On ne sauroit mieux êt

Ils entrent.

SCÈNE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, et que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grâce.

De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah! ma fille!

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(*Il la salue et la baise; et dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.*)
Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite:
Et du langage humain les termes impuissans
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre père!

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît si sincère,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon père ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCÈNE VII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE, BONIFACE.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sotte figure?
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Parlez vite,
De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien!
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusque dans l'autre monde;
C'est un bien, grâce au ciel, et grâce à mes efforts,
Honorable aux vivans, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monsieur. Que faut-il faire?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blagear, dont je suis le confrère,
M'avoit promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amène.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique:
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.

Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal,
Que puis-je?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours; on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau.

BONIFACE.

Non, Monsieur. Au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas;
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas:
Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires,
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornemens de devises, d'emblêmes,
Pour égayer la vue, et servir d'agrémens
Aux billets destinés pour les enterremens.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte,
Ils feront plus d'honneur à la personne morte;
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,

Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortège nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau.

ORONTE.

Mais, surtout, fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille,
Et si l'année est bonne, et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui par son invention
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs:
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons; et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.

Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire ;
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur ?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment :
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remercîment,
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
(*En montrant monsieur de Boisluisant.*)
Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
Il va de mes billets avoir bientôt besoin :
Et j'aurois un plaisir que je puis dire extrême,
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs,
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

SCÈNE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose :
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, et je connois ton zèle.
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle.
Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire bannal je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connois quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux, mis au jour par des peintres illustres ;
Et ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion....

ORONTE.

Eh ! de grâce, Monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Eh bien !
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là-dedans ouvert mon ame entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :

Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point, parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits:
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais....

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez:
Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville:
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCÈNE II.

ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

(*A Cécile.*)
Il est sorti, Madame, avancez.

ORONTE.

Ah! Madame,
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charm
Mon aimable Cécile!

CÉCILE.

Eh bien! mon cher Oronte?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon père, et de lui devoir tant,
Prévenu, comme il l'est, pour l'auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains....

LISETTE.

A cela près hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre père après tout pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener;
A monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner:
Loin de blâmer son choix, vous en êtes contente,
Et vous taupez à tout en fille obéissante.
Etes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur?

Vous

Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte, là-dessus, ne dit point ce qu'il pense ?

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis ;
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage.
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Eh bien ! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien.
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre père ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lorsqu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, Madame, une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'évènement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCÈNE III.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

ORONTE.

C'est vous, ma charmante cousine !

A quand la noce?

CLAIRE.

A quand? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme : êtes-vous mariée?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée;
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours peut-être;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon :
J'aurai le même zèle, ayant le même nom;
Et cette dame enfin que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avoit accordée à monsieur de la Motte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garotte,
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font,
Et pour tout dire, enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espèce un animal unique.

Mais comme il est fort riche et que j'ai peu de bien
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur,
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'étoit plus guère propre au joug du mariage;
Qu'il avoit cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part :
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit.
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis :
Et de combien est-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne,
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCÈNE IV.

ORONTE, CÉCILE, M. DE LA MOTTE, LISETTE, CLAIRE.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur.

M. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

M. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi je suis ravi, Monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LA MOTTE.

Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau;
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LA MOTTE.

Eh oui: par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en sauroient bon gré:
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge,
Et frappé quelquefois par de tristes accens
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il crever, que tout crève, n'importe;
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

M. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

M. DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chère demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LA MOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidèle ; et malgré tout cela
Il plaît à mon destin que je vous plante là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge ;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monsieur, dites tout, ne soyez point contraint ;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison. Parlez. Que voulez-vous qu'on pense ?

M. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bonjour.

CLAIRE.

Pour cela c'est un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un assez bon titre;
En m'en faisant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vidons l'autre affaire et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute
Je saurai de Monsieur quel affront il redoute,
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu....

M. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manières, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes :
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affrons à l'honneur ne se réparent pas.

Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou
A force de crier coucou, coucou, coucou.
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais zeste. Le coquin de branchage en branchage,
De son maudit coucou redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
« Vous en aurez menti, malheureux animaux,
» Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je; et soudain je gagnai ma chaumière,
Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes:
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage ;
Mais si l'astre s'en mêle, et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence
Deviendra contre moi fidèle à l'influence ;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort
Je me verrois cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle ;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle :
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons Monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui ? moi ?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monsieur?

M. DE LA MOTTE.

A vous: pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus, je vous en rendis grâces;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque pour un volage une bonté nouvelle:
Retenir vos présens, c'est vous aimer encor.

M. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis c. présent, elle m'étoit acquise,
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise:
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi bien suis-je sûr que vous vous en doutez)

C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rend[re]
Et si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas...

M. DE LA MOTTE.

Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint-Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour long-temps?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être?
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis!
Serviteur.

SCÈNE V.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant, pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que suivante;
Ou, si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre:
Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse ni moi, nous ne voulons pas rompre.
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Passez dans l'autre chambre, où bientôt je vous sui.

SCÈNE VI.

ORONTE, DU MESNIL.

DU MESNIL.

Monsieur, je suis perdu, si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur, parlez, quel sujet vous oblige...

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?
Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire ?
Etes-vous poursuivi des archers ?

DU MESNIL.

Moi, Monsieur ?
Ai-je l'air d'un faussaire ou d'un empoisonneur ?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte

DU MESNIL.

Eh ! si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute, mais surtout point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue,
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin ;
Et, sans autre secours, ils subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en cha

Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un faubourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue normande;
M'offrant de l'enseigner avec affection
A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi? pas un écolier!

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne:
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien?

DU MESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches:
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché:
J'en conçus de la joie; et la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison creveroit d'écoliers;
Mais le troisième mois eut le sort des premiers:
Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême:
« Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
» A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Hâvre, à Caen;

» Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
» Et c'est par conséquent une grande sottise
» D'ignorer le normand et de savoir si bien
» L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
» L'un est infructueux et l'autre fort utile. »
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattois alors, et même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous?

ORONTE.

Moi? non; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable.
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix!

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France,
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand;
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes;
Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin;

Et qui par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire* ou *dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison ?

ORONTE.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison :
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerois de tenter autre chose;
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle, en un même quartier
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagneroit se partage en quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure;
Si le roi par hasard en faisoit la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain : on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus :
Je suis déconcerté d'une louange en face;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.

Adieu, le mois prochain parlez si bien de moi,
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.
C'est la grâce qu'espère et que vous recommande
Du Mesnil, professeur de la langue normande.

ORONTE, *seul.*

Juste ciel! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour de momens précieux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORONTE CLAIRE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous? ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCÈNE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monsieur ! vous n'auriez pas attendu ma prière
Pour célébrer mon nom et le mettre en lumière.

ORONTE.

Le mérite me charme, et pour le publier
Je n'attends point, Monsieur, qu'on m'en vienne prie
C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

ORONTE.

De la goutte! ah! Monsieur, l'admirable secret!
Est-il sûr?

DU PONT.

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

Que vous allez jouir d'une haute fortune!
Ce ne sont point des gueux que ce mal importune.
Je sais un prince, un duc, un comte et deux marqui
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher Monsieur, puis-je vous être utile

DU PONT.

A répandre mon nom à la cour, à la ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez....

ORONTE.

Publions.
J'y consens. Mais, Monsieur, la moindre de vos cures
Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures;
Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous....

DU PONT.

Si j'étois plus heureux, ils en parleroient tous,
Il est vrai : mais, Monsieur, quelque soin que je prenne,
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tous ceux que je guéris, la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'est pas, grâce au ciel, qu'ils ne soient bien guéris :
Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne,
Je ne puis empêcher que le ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure, il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept :
Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Pussiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte!
Vous seriez par mes soins, mon zèle et mes travaux,
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge :
Je vous laisse un billet qui vous en instruira;
Et le corps des goutteux vous en remercîra.

ORONTE, *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
J'y renonce.

SCÈNE III.

ORONTE, MADAME DE CALVILLE.

MADAME DE CALVILLE, *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue et redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême,
Et comme je fis hier enterrer le quatrième,

J'offre cette matière à votre heureux talent
Pour en faire un article au Mercure galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes,
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constans.

ORONTE.

Quoi ! vous vous résoudrez à pâtir si long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort est pénible.

MADAME DE CALVILLE.

J'aimois feu mon mari ; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal....

MADAME DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai, cependant, moi qui suis souvent veuve,

Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse :
J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce :
Pendant qu'il se mouroit, fidèle à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une manière honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là des larmes sur son sein;
Eviter les hauts cris que la canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité :
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle,
Osoit pleurer de même, on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

MADAME DE CALVILLE.

Le comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style,
Vous serez au Mercure avec distinction.

MADAME DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction;
Comme une tourterelle, à tous momens je pleure.
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.

ORONTE *seul.*

ORONTE, *seul.*

Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCÈNE IV.

ORONTE, ORIANE, ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? En tout ce que vous faites
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmans cousus les uns aux autres !
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer,
Vos manières, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie :
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.

Sitôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent:
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire?
Car, ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;

Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près,
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens, comme vous, que Monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, Mesdames?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu;
Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins:
Mais avouez aussi que je parle encor moins;
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien:
Mais je ne puis celer que la gloire m'est chère.
Eh! quelle gloire encore! être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire.

ORIANE.

Ecoutez mes raisons; et j'espère....

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière ?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la première,
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir....

ÉLISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

ORIANE.

(*Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur est possible.*)

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux, et qu'en toute saison,
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un foible secours!
Vous me traitez de sotte; et par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'est vous-même qui l'êtes;
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu,
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté faites-moi grâce entière:
Permettez qu'à Monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne :
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Elise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, Monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE, *à Elise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien....

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie....

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sais-je qui des deux parle le moins ?

TOUTES DEUX.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

(*A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*)

ÉLISE.

Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein....

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain....

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

fréquente, on admire
Pour peu qu'on me { ÉLISE. } cela.
regarde, on devine

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon là ?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.

ORIANE.

(*Elles parlent en même temps.*)

Je ne vous croyois pas de si courtes
ÉLISE. } lumières,
C'est pour un grand génie avoir peu de

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ÉLISE. } prix.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE. } être mépris.
Que l'on vous soupçonnât de vous

TOUTES DEUX.

Adieu, Monsieur.

SCÈNE V.

ORONTE.

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible,
Qu'être fille et se taire est chose incompatible ?
A force de babil elles m'ont enivré :
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin ?

SCÈNE VI.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade :
Mais que veut ce soldat ?

SCÈNE VII.

MERLIN, LA RISSOLE.

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre :
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :

Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure:
J'y ferois que je crois une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi la savoit, j'en aurois de quoi vivre;
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien: donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne saurois avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un vaisseau, quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué:
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des maux:
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals, c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux, c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux:
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux,
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendr
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre :
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*;
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit par cette règle seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui palsandié moi : je n'aime point du tout,
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout:
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :

Plus de mille soldats en auroient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole:
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par des combats navaux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatans:
Un brave homme.

SCÈNE II.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si long-temps
Mon cher Monsieur. Eh bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés.
Ce sont vos seuls désirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
(*Merlin sort.*)
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:

Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté;
Vous avez du mérite et de la qualité:
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être;
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je serai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais?...

SCÈNE III.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos désirs seront-ils satisfaits,
Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! Madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, hélas?

CÉCILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,
Quand on vous marieroit, que vous me marieriez:

Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

Eh quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis toute à vous, et mon sort tient au vôtre:
Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre
Tant qu'on demeure fille, on n'est point en repos;
Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche,
Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,
Mais...

LISETTE.

Quoi, mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon..

LISETTE.

Je ne sais si mon air est fripon ou modeste;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi, cent.

ORONTE.

Et moi, cent.

MERLIN.

Trois cents louis! Messieurs, je l'épouse au plus vîte.
Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCÈNE IV.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LE MARQUIS, MERLIN, LISETTE.

LE MARQUIS.

Serviteur, vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure galant, adorateur fidèle,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah! je croyois parler à monsieur Licidas.
Est-il là?

ORONTE.

Non, Monsieur, mais il n'importe pas;
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit, dont chacun s'aperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre chose:
Qui ne veut que des airs achète un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoissez, et cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit.
La route que je tiens est fraîchement tracée:
Tout y sera nouveau, jusques à la pensée;
Et comme c'est un air à demi-goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue:
Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

CÉCILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.
(*Il prélude et dit ensuite ce vers.*)
Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.
(*Il chante.*)

Tant que l'hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace:
Mais le printemps de retour,
Elle doit changer de note;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Comment le trouvez-vous?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, et l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr.

CÉCILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimas,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmans appas,
Elle me faisoit le maître;
Mais je prétends dès ce jour
La remener dans la grotte;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Eh bien! que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur ?

LE MARQUIS.

Assurément, et de plus cacheté.
(*Il montre le paquet, et lit le dessus.*)
A monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la renommée.

Mon air aura pour lui des appâts éclatans.
Adieu, mon cher.

SCÈNE V.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des conseillers surnommés gardenotes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un notaire et reviens promptement.
(*Brigandeau paroît.*)

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCÈNE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, M. BRIGANDEAU, MERLIN, LISETTE.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Nous vous croyons notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis procureur, dieu merci,
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance;
Depuis que dans le monde Arlequin procureur
Pour un corps si célèbre a donné tant d'horreur,
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture:
Nous savons de l'auteur qui mit la pièce au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre procureur?

(M. Sangsue paroît.)

ORONTE.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le parlement c'est le plus grand arabe :
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCÈNE VII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, M. BRIGANDEAU, M. SANGSUE, MERLIN, LISETTE.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue.
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, Monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,

Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire,
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité:
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne:
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne;
Comme ceux des consuls, du Châtelet....

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien....

M. SANGSUE.

Quoi! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux,
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelans et pour les intimés :
Et savent les forcer par divers stratagêmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on extorque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu ;
Et

Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi.
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton père étoit aveugle, et jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu seras mort ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier un mémoire de frais,
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Etant vu de messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils, que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh! messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, Messieurs, quel dessein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, Monsieur, de quel air je m'acquitte....

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite;
Laissez-moi faire. Eh bien! vous avez tout ouï...?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjouï.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, BEAUGÉNIE, LISETTE.

BEAUGÉNIE.

SERVITEUR à l'illustre et belle compagnie.

Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGÉNIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Ecoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des monarques thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amère
De faire des enfans à madame sa mère;
Cette égnime, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance

Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumière ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE.

Et Monsieur?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois gratis au moins un siècle entier.

BEAUGÉNIE.

Et vous, Monsieur?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause :
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers cadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!
Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

Jamais d'aucune énigme a-t-on vu rien de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience:
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusque-là.
Je vais recommencer....

ORONTE.

Non, je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie:
Votre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix;
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas:
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matière si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez, vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu, je me retire, et je vous laisse en paix.

SCÈNE IX.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN DU MERCURE GALANT.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE,

PAR BOURSAULT,

Représentée, pour la première fois, le 16 décembre 1701.

PERSONNAGES.

CRÉSUS, roi de Lydie.
ÉSOPE, ministre d'État.
TIRRÈNE, } membres du conseil de Crésus,
TRASYBULE, } et secrets ennemis d'Esope.
IPHIS, favori disgrâcié.
ARSINOÉ, princesse, parente et maîtresse de Crésus.
LAÏS, confidente d'Arsinoé.
PLEXIPE, fade courtisan.
RHODOPE, maîtresse d'Esope.
LÉONIDE, esclave de Thrace, mère de Rhodope.
IPHICRATE, vieux général d'armée.
CLÉON, jeune colonel.
M. GRIFFET, financier.
ATIS, capitaine des gardes de Crésus.
LICAS, domestique d'Ésope.
GARDES.

La scène est à Sardis, ville capitale de Lydie.

PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

QUE direz-vous, Messieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot sur la scène?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre;
C'est un bien qui m'est interdit:
L'auteur pour son génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit?

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'histoire
Des événemens de grand poids.
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire,
Qu'on y peut arriver par différens endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles:
Molière a critiqué les habits et les mœurs;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Esope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

« Quel petit génie est-ce là? »
Diront ceux qui sont las des fables:
« Pour qui nous croit-il prendre, en débitant cela? »
Pour qui? pour des gens raisonnables;
Pour des gens de bon goût, qui, loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils

A nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter :
L'intention de la satire
Est d'instruire et non de flatter.
Quoique depuis Esope, il plaise aux destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la chronologie a tort)
Tous les hommes étant des hommes,
Ceux des siècles passés et du temps où nous sommes,
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un, par hasard, d'un mauvais caractère,
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant,
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'ouvrage;
S'il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander, il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire:
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

FIN DU PROLOGUE.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TIRRÈNE, TRASYBULE.

TIRRÈNE.

Non, je ne puis garder plus long-temps le silence,
Ma haine pour Esope a trop de violence.
Crésus, infatué d'un objet si hideux,
Le voyant de retour, nous néglige tous deux.
Notre zèle est suspect, quelque pur qu'il puisse être;
De l'esprit de ce prince il s'est rendu le maître:
Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abîmer vous hésitez!

TRASYBULE.

Moi?

TIRRÈNE.

Vous.
Quel sujet vous oblige à différer sa perte?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidèle témoin;

A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASYBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa première route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour;
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain, au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi.
Et croyez.....

TIRRÈNE.

Parlez bas; il vient avec le roi.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCÈNE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, IPHIS, SUITE.

CRÉSUS, *à Tirrène et à Trasybule.*

Trouvez-vous au conseil à l'heure accoutumée.
(*A Esope.*) (*A Iphis.*)
Allez... Demeure, Esope... Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés?...

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi, c'est moi qui vous l'annonce,
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zèle....

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus:
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.
(*Tirrène, Trasybule, Iphis et la suite sortent.*)

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne fassent des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, et les rois sont des hommes.
Le ciel qui les choisit les élève assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma cour commence par moi-même:
Règle ce que je dois suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie.
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie;
Mais, dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis:
Il est beau qu'un monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser, fasse ce que vous faites,
Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir;
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les rois qu'est la sincérité:
Tout se farde à la cour, jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui sur ma tête ont transmis la couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne.
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi.

Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui partout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois;
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître:
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau:
Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit beau!
De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux monarques
Qui pour veiller, défendre et régir leurs Etats,
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ÉSOPE.

Les rois presque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel prince a-t-on vu plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins et fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux arts,
Protéger votre peuple autant qu'il vous révère,
C'est en être, Seigneur, le véritable père;
Et père de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant....
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidèle.

CRÉSUS.

Eh! qui sait mieux que moi la grandeur de ton zèle?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens,
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans:
Examine ma cour, et n'y souffre aucun vice;
Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice:
Ta bonté pour le peuple a pris des soins si grands!...

ÉSOPE.

Que le peuple et la cour, Seigneur, sont différens!
Quoiqu'on nomme le peuple un monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La cour en apparence a bien plus de justesse:
C'est le séjour de l'art et de la politesse;
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer?
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin:
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite,
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins;
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire,
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire;
Et l'on arrive ainsi, presqu'en toutes les cours,
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.

On est si dissipé qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être;
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu, sans qu'ils sachent pourquoi.

CRÉSUS.

Je reconnois ma cour, je ne puis te le taire,
Au fidèle tableau que tu me viens de faire:
Mais un trait important, que tes soins ont omis,
Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des grâces,
Je ne puis distinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans diadême;
Et dans mon premier rang être ensuite remis,
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse:
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer:
Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ÉSOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois
Que lorsque de la fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHÈRE.

FABLE.

Par cent fameux exploits un lion renommé,
Ayant su d'un vieux cerf, qu'il connoissoit fidèle,

Que souvent tels et tels, dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zèle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un tigre, un ours, une panthère,
Apres à la curée, et qui, sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guère.
« Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'histoire. »
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
D'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,
Dont lui-même avoit de l'horreur,
« Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
» Et surtout que ma gloire aille avant toute chose ;
» Je n'ai rien de plus important. »
« Ce que vous proposez est juste et nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire,
» Et rien ne le fut jamais tant. »
« Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
Reprit doucement le lion ;
» Et, si je vous suis cher, ayez soin de mon nom :
» Les rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
» Que de voir croître leur renom. »
« Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayez,
» Pour rendre une chose équitable
» Il suffit que vous la vouliez. »
« Dangereux conseillers, adulateurs infâmes!
Dit le lion terrible, en élevant sa voix,
» Je trouve de si basses ames
» Indignes d'approcher des rois.

» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles agneaux et du chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi :
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du roi. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrâce
Les animaux qui briguèrent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un monarque, aussi grand que vous-même,
Ne fît pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du lion?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire;
Et ceux qui sont admis dans le conseil des rois
En donnant leur avis y penseroient deux fois...
Peut-être m'expliqué-je avec trop de franchise.
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
Et par tant de raisons, sûr que tu m'es fidèle,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.

D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrâce,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, Seigneur ?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
Qui me soit plus fidèle, et qui me serve mieux ?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi, qui fuis le bien, et qui hais les dépenses ?
En quelle occasion les peux-tu dissiper ?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper ?
Pour contenter ton goût de diverses manières,
Te voit-on dépeupler les airs et les rivières,
Et, pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton maître en palais somptueux ?
Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre....
Arsinoé, qui vient, m'empêche de poursuivre....
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux rois étrangers.
Peut-être je me trompe, et qui soupçonne doute.
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute,
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAÏS.

ARSINOÉ.

QUOI! le seigneur Esope en croit donc être quitte,
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite?
Et son zèle se borne à me voir une fois,
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois!
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilége.
Quand j'estime quelqu'un, je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois n'est-il pas votre don?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis, estimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAÏS.

Il a raison, Madame, et je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincère,
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit peut-être en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'ils n'y sont pas.
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAÏS.

Oui, sans doute, et choisir dans le rang le plus haut,
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plus tôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chère;
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guère.
Quelque beau petit prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né;
Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise,
Que le trône d'Argos et que celui d'Ephèse.
Sans en savoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma patrie éloigner à regret:
Il me semble qu'ailleurs je serois transplantée.

ÉSOPE.

Vous, Madame, partout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.

Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le trône est la patrie.
Vous seriez étrangère en un degré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste, Crésus est d'un si haut mérite....

ARSINOÉ.

Laïs !....

LAÏS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand roi vous plût?
C'est un prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le roi d'Argos est laid; celui d'Ephèse est vieux;
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle,
Et vous seriez un couple à servir de modèle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi?

LAÏS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous et lui, qui vous vaille?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder;

Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois rois?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles:
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS,

FABLE.

Il me semble avoir lu dans beaucoup de volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.
Un héron, glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux hors la perche et la truite
Aucun autre mets qui lui plût;
Brochet, carpe, tanche, et la suite,
Etoient pour son gosier des poissons de rebut.
Un jour d'été, dès les quatre heures
Que le poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous.
Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche;
N'ayant pas si matin l'appétit bien ouvert,
Et ne voyant truite, ni perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent, huit, et son appétit s'ouvre:
Alors dans la rivière il fait divers plongeons;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écrevisse et deux goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie,
Loin de le contenter, redoubla son dédain.
Cependant le temps passe, et durant qu'il tournoie,

L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit? le héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.

Du héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expose rien qui tous les jours n'arrive.
Des amans les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amans un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'hymen.
L'âge que vous avez est le temps où l'on charme :
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre héron m'alarme;
Et mon cœur inquiet, depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du limaçon.
Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux couronnes;
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plus tôt vaut le mieux :
Une plante stérile est maudite des dieux.
Qu'est-ce qu'une princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple, et qui puisse, à son tour,
Pour un futur monarque, en mettre une autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas; elle est folle.

ÉSOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des rois le ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les dieux de demeurer oisive;
Et chacun dans l'automne a des remords cuisans
D'avoir en bagatelle employé le printemps.
Pardon; j'ai le malheur d'être un peu trop sincère.

ARSINOÉ.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire?
Plût au ciel qu'à la cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât!
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,
(Vertu sublime et rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu; je me retire.
Songez à votre fable en faisant un tel choix.

ÉSOPE.

Oui, Madame; et, de plus, à ce que je vous dois.

LAÏS, *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ÉSOPE.

Fort bien.
(*Arsinoé et Laïs sortent.*)

SCÈNE V.

ÉSOPE, PLEXIPE.

PLEXIPE.

AH! Monsieur, que de joie, après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence!
Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi qui, de vos vertus adorateur sincère,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révère,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment.

ÉSOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande ville!
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ÉSOPE.

Comment! à quel propos me dites-vous cela?

PLEXIPE.

Etes-vous assuré qu'aucun ne nous entende?

ÉSOPE.

Que de précaution votre secret demande!
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux?
Quelqu'un...

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire;
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Des gens, que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens;
Et, comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont...

ÉSOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne.
Peut-être foible et prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médisent;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'instruisent;
Qu'ils me rendent service, en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours et sans ordre et sans suite...
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux...
Je sais confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.

Si vous ne savez rien, que me venez-vous dire?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh! non.

Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ÉSOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT,

FABLE.

Apollon et Mercure, étant brouillés là-haut,
Ne savoient ici bas où donner de la tête;
Ils n'avoient point d'argent, et c'est un grand défaut:
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle? »
Faire des tours de main, aussi prompts que subtils,
Est un art où Mercure excelle;
Mais il craignoit les alguazils,
Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingénieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce;
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du peuple et de la chalandise,
Chacun dans un écriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attire la foule:

Le monde vient, s'en va, puis revient et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la contrée;
Mais le marchand d'esprit à peine fut-il vu:
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle:
« Messieurs, dit-il, messieurs, tournez ici vos pas;
» De quoi la mémoire sert-elle,
» Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompagne pas? »
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,
Apollon, avec sa lyre,
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit;
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire,
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage
Que de faire à la cour un si bas personnage?
Ceux dont vous observez les discours et les pas
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas.
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide:
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincère que vous, je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zèle une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire, et l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCÈNE VI.

ÉSOPE, PLEXIPE, LICAS.

LICAS.

Dans votre appartement Rhodope va se rendre.
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire,
Je sais par quel moyen on les force à se taire;
Et pour me venger d'eux, je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉSOPE, RHODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain; souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous,
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le conseil s'assemble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble;
J'ai mes raisons.

RHODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le roi dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Qu'il y vienne:
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas?
Tout difforme et hideux que vous paroisse Esope,
Ne vous en flattez pas, infidèle Rhodope:

Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu;
Je vous abuserois, si je vous l'avois tu.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RHODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RHODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce :
Pensez-y bien, de grâce, avant d'en venir là;
Et, si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée :
J'en jure....

ÉSOPE.

Epargnez-vous des sermens superflus :
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'est là mon portrait et que je lui ressemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire :
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire;

Et partout où je vais, les filles que je voi,
A peu près de même âge, ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une manière aisée;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? je suis votre doctrine.
Veut-on rire? je ris; badiner? je badine;
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah! Rhodope, Rhodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris,
Qu'un air libre, enjoué seyoit bien à votre âge;
Mais, Rhodope, un air libre est-ce un libertinage?
Et dans ce que je fais ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits?
Si d'un remords, au moins, vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette fable;
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE,

FABLE.

L'âne d'un jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,

Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivoient à la piste:
Mais il trouve au retour un contraire destin:
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre;
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier;
» Ces effets différens ont différentes causes:
» Ce matin tu portois des roses,
» Ce soir tu portes du fumier.
» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable,
Quand on perd sa bonne odeur!

Vous reconnoissez-vous, Rhodope, en cette fable?

RHODOPE.

Non; l'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'âne du matin;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine:
Je vous l'ai déjà dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver les dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les désirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;

Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux, dans leurs petits complots
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos,
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis, en sauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse! et d'esprit et d'appas!
Quand le ciel vous forma sur un si beau modèle,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant et plus que vous.
Me trompé-je? êtes-vous fidèle à votre gloire:
Tachez, s'il est possible, à me le faire croire!
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider:
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RHODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse?
Combien d'injures....

ÉSOPE.

Trop pour d'innocens appas;
Trop peu si j'ai raison et qu'ils ne le soient pas!....
Mais, adieu; le roi vient, retirez-vous, de grâce.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous;

Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.
(*Rhodope sort.*)

SCÈNE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.
(*Il s'assied, ainsi que Trasybule et Tirrène.*)

ÉSOPE, *à Crésus.*

Seigneur, je ne suis pas d'un sang....

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, et vaut le plus haut rang.
Assieds-toi, je le veux.... Depuis plus d'une année,
Mes sujets de leur roi souhaitent l'hyménée;
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils, s'estimeroient heureux.
Cotis, père d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille et demander la paix.
Sa couronne, lui mort, appartient à sa fille;
Mais en vain à mes yeux cette couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'uncoup-d'œil assujetti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point:

Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte,
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, et qu'un pur zèle éclate.

TIRRÈNE.

Seigneur, cette matière est un peu délicate.
Vous aimez; il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle princesse
D'un monarque si grand mérite la tendresse;
Mais les raisons d'Etat, qui par d'austères lois
Sont toujours les raisons les plus fortes des rois,
M'obligent à vous dire, avec un cœur sincère,
Qu'à l'hymen d'un grand roi l'amour n'assiste guère;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmans et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes,
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une couronne en est un plus puissant:
En devenant l'époux de la princesse Argie,
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler?

TRASYBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrène,
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine;
Et que las de la guerre et des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespère;
Tel embrasse son fils, qui regrette son frère;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'élève le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les lois,
C'est à la politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi :
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Esope.*

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE,

FABLE.

Un jeune coq des mieux huppés,
En rodant par son voisinage,

D'une jeune poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle :
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés ;
Et tous deux, pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs sévères parens autrement en ordonnent.
Le père du coq le contraint
A quitter sa chère poulette :
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint,
Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane ;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant, une poule faisanne.
Ces époux, dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traitèrent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le coq chantoit ou parloit,
Sa faisanne eût juré que c'étoient des murmures :
Quand la faisanne l'appeloit,
Il croyoit ouïr des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble

L'amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble :
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos désirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le roi le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
Et sur celui des rois c'est faire un attentat
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le peuple et le roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix, sans épouser Argie.
Vous auriez, elle et vous, des chagrins infinis :
Vos Etats seroient joints et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du coq, s'il eût eu sa poulette.
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé.
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible !
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidèle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

TIRRÈNE.

Crésus à nos conseils préfère vos avis;
Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis:
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASYBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?
Vous le servez si bien que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRÈNE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrâce,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place!
Il en étoit indigne, et vous la méritez.

TRASYBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRÈNE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelqu'autre;
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASYBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts:
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme;
Il n'est pas sur la terre un plus malhonnête homme.

A vous en défier vous avez intérêt:
Il est fourbe et méchant....

ÉSOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une fable,
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRÈNE.

Je vous en prie.

TRASYBULE.

Et moi, je vous en prie aussi.
J'en conçois, par avance, une idée agréable.

ÉSOPE.

N'en perdez pas un mot, tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ,

FABLE.

Près de Lesbos fut jadis un figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier:
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais, comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un temps calme et serein,
Il survint tout à coup un furieux orage.
Les vents en un moment agitèrent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:

Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asile;
Et l'orage passé chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre, qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrâce,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un milan, un autour,
Qui l'insultèrent tour à tour,
Et, pour ne le point voir, à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, et vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
» Ce figuier, désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur. »
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours
» Dans quelque disgrâce qu'il tombe. »
« Plût au ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, et forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asile ! »
Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour:
Vous êtes, vous et lui, le milan et l'autour,
Qui voyant du figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvèrent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgrâcié:
Votre infidèle cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits, dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'est lui qui s'approche....
Adieu : de sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCÈNE IV.

ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, IPHIS.

IPHIS, *à Tirrène.*

JAMAIS vit-on disgrâce et plus prompte et plus forte?
Que mon sort, cher Tirrène, est cruel!

TIRRÈNE.

Que m'importe?

IPHIS, *à part.*

Qu'entends-je?... Trasybule aura plus de bonté...
(*A Trasybule.*)
Mon malheur...

TRASYBULE.

Quel qu'il soit, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste ciel! Trasybule et Tirrène me fuient!....
Que d'affronts à la cour les malheureux essuient!
(Tirrène et Trasybule sortent.)

SCÈNE V.

ÉSOPE, IPHIS.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici, par un ordre du roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi.
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ÉSOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussé-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer;
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Respect, zèle, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colère est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement,
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au roi.

ÉSOPE.

ÉSOPE.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute :
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui, sans raison, me le suis attiré :
De ma témérité je reçois le salaire.

ÉSOPE.

Crésus est trop bon roi pour garder sa colère.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux rois ?
Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand, pour se divertir, il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusque dans ses défauts doit avoir du grand homme ;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
« Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
» Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir.

» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
» Retirez-vous. »

ÉSOPE.

Eh quoi! pour un vieux courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures;
C'est un sentier étroit qui, de chaque côté,
Présente un précipice à la sincérité.
Les rois et les flatteurs étant de même date,
Il n'est dans l'univers aucun roi qu'on ne flatte;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du roi que pour vous je ne fasse:
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grâce,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le roi fait valoir.
Comme souverain maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes rien.
Surtout, souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes:
La fortune en aveugle ouvre ou ferme la main;
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.

Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un apologue ajouter la morale:

LA GUENON ET SON MAITRE,

FABLE.

Un grand seigneur avoit une guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie:
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table:
« Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que, donnant l'essor à mon zéle,
» Je saute quelquefois sur vous? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manège-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit aprés cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
(Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison)
La guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincère attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin, en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.
« Ah! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître,
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt:
» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grâce employer les prières,

Après vingt coups d'étrivières,
Elle fut mise dehors.
Comme, en toute rencontre, elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des rois, où la grandeur entête,
Le sort des favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire;
Mais comme votre grâce est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope ne suit pas ?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle...
(*Le garde sort.*)

SCÈNE II.

CRÉSUS.

Quel ministre à son roi fut jamais plus fidèle ?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui....
(*Aux gardes.*)
Le voici.... Laissez-nous.
(*Tous les gardes sortent.*)

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Mon aspect t'embarrasse?
De l'indiscret Iphis tu demandes la grâce?
Je sais que la clémence est la vertu des rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois:
Mais, après les bienfaits dont il m'est redevable?
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable?
Et, sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grâce, et peux-tu m'en presser?

ÉSOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grâce,
Par de vaines raisons excuser son audace:
Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité;
Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les rois de pouvoir faire grâce!

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis-je lui pardonner sans la lui rendre?

ÉSOPE.

Non.
Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage;

Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
« Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
» Contre qui les reçoit, et contre qui les donne,
» Et si j'osois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout son lustre à cette vérité,
» Je vous rapporterois un petit trait d'histoire,
» Digne qu'un grand monarque en garde la mémoire.
» Peut-être à ce sujet cadre-t-il assez bien.

CRÉSUS.

» Parle. J'écoute tout d'un zèle égal au tien.

ÉSOPE.

» En été, que la pluie est chaude et passagère,
» Un des rois vos aïeux, chassant avec sa cour,
» Vit pleuvoir dans une rivière,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une surprise extrême :
» Seigneur, dit à ce prince un de ses courtisans,
» Voilà comme sont vos présens,
» C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
» Semblent être accablés sous ce précieux faix :
» Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire,
» Pendant que tant de malheureux,
» A qui votre bonté seroit si nécessaire,
» Avec un zèle égal n'attirent rien sur eux.
» J'ai tort, lui dit le roi, d'en user de la sorte :
» Cet avis est utile, et je veux m'en servir.
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
» Je veux les contenter, et non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,

» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs:
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens:
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des soins prévenans, votre ame bienfaisante
» En répand sur un seul de quoi suffire à trente;
» Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
» Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites qu'un,
» Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,
» Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
» Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers
» Qu'on a vus de leur sang arroser vos lauriers,
» Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
» D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
» Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
» Vous le voulez?

CRÉSUS.

Pourquoi t'ai-je connu si tard?
» Qu'un monarque est heureux, quand un ami fidèle
» Joint un si grand respect avec un si grand zèle!
» Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal....

ÉSOPE.

» Peut-être à sa manière a-t-il un zèle égal.
» Il n'est pas à la cour le premier qui s'oublie,
» Et qui devienne sage après une folie. »
Combien en a-t-on vus, de toutes qualités,
Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportés,
Dans un âge plus mûr, dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de signalés services?
Rendez-lui vos bontés: sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.

Le ciel, à ce propos, me suggère une fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen.
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, si ma fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute; souviens-toi de me tenir parole.

LE LION ET LE RAT,

FABLE.

Un lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un rat sous sa patte.
Comme un lion est fier et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour appaiser son courroux,
Le rat, que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,
Et, d'un ton suppliant, lui demande sa grâce.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire;
» Et la clémence d'un roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer partout pour votre majesté
» Sera ma plus forte envie. »
Le lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grâce à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.

Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours:
Quand le destin nous menace
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde,
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien;
Et par bonheur tout succède si bien,
Tant de fortune à son zèle s'accorde,
Que du lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.

Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh bien! Seigneur, mes vœux seront-ils exaucés?...
Vous ne répondez rien?

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
Je dois, roi comme lui, comme lui faire grâce.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur!....

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop long-temps attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
« Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la cour,
» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
» Va te rendre visite, et les dieux te l'envoient.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;
» Mais apprends sa foiblesse; il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le ciel ait vu naître,
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître,
» Généreux, magnifique, affable, officieux :
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux dieux.
» Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime; et c'est à moi que tu rendras service.»

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ÉSOPE, IPHICRATE.

IPHICRATE.

« Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin,
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service, en différentes guerres,
» Relégué, par la paix, dans une de mes terres,
» Où, sans ambition, sans amour, sans désir,
» Je préfère l'étude à tout autre plaisir,

» Tout ce que j'ai d'amis, qui m'y rendent visite,
» M'ont tant parlé de vous et de votre mérite,
» Qu'ayant vu ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour;
» Et je suis si content d'avoir cet avantage,
» Que mon plaisir paroît jusque sur mon visage.

ÉSOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait,
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;
» Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase.
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui,
» Et je croirois lui faire une injustice extrême,
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ÉSOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
» Ne le devrois-je pas à la bonté des dieux?

IPHICRATE.

» Des dieux? bon!

ÉSOPE.

Comment bon?

IPHICRATE.

Eh quoi! vous qu'on renomme
» Vous avez la foiblesse et l'erreur d'un autre homme!
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux dieux?

ÉSOPE.

» Avant que, vous et moi, nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate, et vous m'allez connoître.
» Je ne sais ici-bas d'autre félicité
» Que dans une flatteuse et douce volupté;
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
» Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête,
» Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,
» Cause presque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
» Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme,
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
» Briller moins par l'esprit que par la probité,
» Du mérite opprimé réparer l'injustice,
» Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
» Etre accessible à tous, par son humanité :
» Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

» Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
» A suivre une si juste et si charmante route.
» Je ne vous cèle point que je suis enchanté
» De cette délicate et pure volupté.
» Je rends grâces aux dieux.....

IPHICRATE.

Eh quoi ! les dieux encore?
» Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore.
» Peut-on être si foible avec tant de raison ?

ÉSOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il soit des dieux ?

IPHICRATE.

Moi? non.
» Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense ?

ÉSOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

Moi?
» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?

ÉSOPE.

Sur quoi?
» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

» Il est vrai, mais qui marche à tâtons et dans l'ombre
» Qui bronche à chaque pas, chancèle à chaque point,
» Et qui les craint si peu que c'est n'en croire point.
» Les dieux doivent leur être aux foiblesses des homm[es]

ÉSOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous et moi nous sommes

IPHICRATE.

» Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien?
» Mon père avoit son père, et son père le sien;
» Et que nous parcourions mes aïeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
» Eh! qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
» Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

» Peut-il être éternel et sujet au trépas?
» Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas.

» Tout être dépendant vient d'un être suprême ;
» Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
» Jetez les yeux partout, l'air, la terre, les eaux,
» Le ciel, où jour et nuit brillent des feux si beaux,
» L'ordre toujours égal des saisons, des planètes,
» Prouvent par quelles mains elles ont été faites.
» Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
» Si par quelque accident, maladie ou blessure,
» Dans une heure, au plus tard, votre mort étoit sûre,
» Penseriez-vous des dieux ce que vous en pensez ?
» Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez ?
» Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure ?....

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
» Est un peu délicate, et je ne sais pas bien....

ÉSOPE.

» Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien ?
» Vous, et tous vos pareils, qui semblez intrépides,
» A l'aspect de la mort vous êtes si timides
» Que, pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les dieux.
» S'il vous falloit mourir, que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être....

ÉSOPE.

» Eh! Monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moin
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins;
» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grâce.
» Si vous deviez mourir dans une heure, au plus tard,
» Que croiriez-vous? parlez sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme et sans fard! je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme.
» Je ne dispute point pour vouloir disputer;
» Je cherche à m'éclaircir, et non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A flotter dans le trouble et dans l'incertitude;
» Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille;
» Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
» Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
» Ni de croire des dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carrière approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme:
» Et que si dans une heure, au plus tard, je mourois,
» Plus juste ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on meu

ÉSOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure?
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
» Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez?

» Seront-ce d'autres dieux, ou sera-ce un autre homme?
» Pouvez-vous ne rien croire et dormir d'un bon somme?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant;
» Et que peut-on risquer qui soit plus important?
» Qui dit dieux, dit vengeurs; et leur foudre....

IPHICRATE.

Au contraire:
» Qui dit dieux, dit clémens. Un remords bien sincère
» Arrête, en expirant, leur foudre prête à choir.

ÉSOPE.

» Eh! ce remords sincère, est-on sûr de l'avoir?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir,
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
» Ne sont pas assurés que les dieux les écoutent.
» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin?
» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame et de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE,

FABLE.

« Un faucon qui croyoit les dieux muets et sourds,
» Etant à son heure dernière,
» D'un lamentable ton sollicita sa mère
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon enfant, lui dit-elle en mère habile et sage,
» Pendant que tu te portois bien,

» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'est presque ainsi que l'homme en use envers les dieux :
» Pour en croire il attend qu'il soit malade ou vieux.
» Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive
» Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive ;
» Et pour les appaiser fait des cris éclatans,
» Quand ils sont fatigués et qu'il n'en est plus temps.
» La clémence des dieux, dont on voit tant de preuves
» Est semblable à peu près à ces paisibles fleuves
» Qui n'ont pu résister au temps rude et fatal,
» Qui tient leurs flots captifs sous un mur de cristal :
» Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
» On est en sûreté sur leur épaisse glace ;
» Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas,
» Et qui tombe dessous ne s'en retire pas,
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de grâce !
» Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse
» A lutter contre vous j'applique en vain mes soins,
» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez, au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire ?
» Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire
» A parler sans contrainte et d'un cœur ingénu,
» Quel dieu, hors la fortune, à la cour est connu ?
» Pour peu que l'on y prie, on est toujours en garde :
» On observe avec soin si le prince y regarde ;
» Et lorsque par hasard on rencontre ses yeux,
» C'est lui que l'on invoque encor plus que les dieux...

» Adieu : je sors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encore une visite :
» Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux sont fermés, qu'ils se déferment.
» Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

» Non, Monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
» Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monsieur? plût aux dieux, que je commence à croire,
» Que vous me voulussiez accorder cette gloire!
» C'est un endroit riant dans la belle saison;
» Les ondes du Pactole entourent la maison :
» On y voit d'un coup-d'œil le printemps et l'automne,
» Les richesses de Flore et les dons de Pomone;
» Et je ne vous dis point le plaisir que j'aurai
» A vous y recevoir le mieux que je pourrai.
» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉSOPE.

Que de clartés, hors la plus nécessaire!
» Et que d'honnêtes gens à la cour aujourd'hui
» Ont la même foiblesse éclairés comme lui! »

SCÈNE VI.

ÉSOPE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Bonjour, Monsieur.

ÉSOPE.

Bonjour. Que voulez-vous, Madame?

LÉONIDE.

Eh! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parent, père, frère, ni sœur,
Qui jamais ait été madame, ni monsieur:
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave.
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appelant madame, on se moque de moi.

ÉSOPE.

Eh bien! ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville?
J'écoute les raisons, sans distinguer les rangs,
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence.
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-temps?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrâce,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace.
J'ai bien pris de la peine et bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur; et sans doute une qui m'est bien dure.

ÉSOPE.

Et de qui?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu,
De Rhodope.

ÉSOPE.

Rhodope! elle qui plaît, qui brille?
Rhodope, dites-vous?

LÉONIDE.

Eh! bons dieux, quelle fille!
Elle vient de me faire un si cruel affront...

ÉSOPE.

Elle, Rhodope?

LÉONIDE.

Un jour les dieux l'en puniront....
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE, *appelant.*

Holà! quelqu'un.

SCÈNE VII.

ÉSOPE, LÉONIDE, LICAS.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rhodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander

Quand je pourrai la voir, sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.
(*Licas sort.*)

SCÈNE VIII.

ÉSOPE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur : je l'aime, et, quoi qu'elle m'ait f
Si je lui faisois tort, j'en aurois du regret :
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chère?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère?

ÉSOPE.

Vous, sa mère ?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur. Si cet aveu lui nuit,
Je consens, avec joie, à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, et cru sa mort certaine,
Un marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amère
De trouver un enfant qui méconnoît sa mère;
Et, contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin.
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue!

ÉSOPE.

Rhodope est votre fille, et vous a méconnue!
Est-il bien vrai? vos yeux en sont-ils les témoins,
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ÉSOPE, *à part.*

La pauvre femme a peut-être raison.
Rhodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait ennobli sa race,
En l'avouant pour père on croit lui faire grâce;
Et qu'un riche marchand fasse un fils conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.

(*A Léonide.*)

Ce n'est pas envers vous tout à fait même chose;
Rhodope de son sort elle seule est la cause:
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÉONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir?

ÉSOPE.

Non.
Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie.
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?....
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCÈNE IX.

ÉSOPE, LÉONIDE, LICAS.

LICAS.

Rhodope suit mes pas, et va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine ;
Et, surtout, ayez soin de la placer si bien,
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
(*A part.*)
Allez... Ce que j'entends de Rhodope m'étonne.
(*Licas et Léonide sortent.*)

SCÈNE X.

ÉSOPE, RHODOPE.

RHODOPE.

Je viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RHODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sûre que vos momens sont plus chers que les miens.
Que

Que vous plaît-il?

ÉSOPE.

Vous dire une fable nouvelle,
Que bien des courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis, comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE,

FABLE.

Un fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui, de plusieurs endroits, avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
« Ingrat! lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
» Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soin
» Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
» Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins. »

Eh bien! de cette fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en secret vôtre cœur se remue?
Vous pleurez?

RHODOPE.

Est-ce à tort?.., je suis au désespoir!
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,

Sacrifié ma gloire à des chimères vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines :
Semblable au fleuve ingrat, né d'un foible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangère,
Par orgueil comme lui, j'ai méconnu ma mère.

ÉSOPE.

Vous, Rhodope?

RHODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas :
« Eh bien! m'a-t-elle dit, en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous, Rhodope, et n'ayez point d'alarmes;
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres aïeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux,
» Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et, pour s'en retourner, est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des dieux, qu'on me rende ma mère :
Plus elle est malheureuse et plus elle m'est chère;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, est-il croyable?

RHODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mère ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême.
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-temps.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RHODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours.
Ma mère à qui tout manque a besoin de secours.
Je dois à sa misère une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zèle un peu de bienséance:
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir.
Votre faute est secrète et deviendroit publique,
Et la nature agit moins que la politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris, désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.
Soupçonnez d'artifice un repentir sincère,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mère.
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons, ils augmentent toujours.
Ce que je sens pour elle est si pur que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture

Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture et le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funérailles...
Adieu.

(*Elle veut sortir.*)

SCÈNE XI.

ÉSOPE, RHODOPE, LÉONIDE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
(*Haut.*)
Venez, ma chère fille !

RHODOPE.

Eh ! ma mère, est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chère,
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mère ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour !

ÉSOPE.

Je vous ai fait pleurer, et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rhodope ; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous-même.
(*A Léonide.*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême...

(*A Rhodope.*)

Et vous, à l'avenir, soumise à son aspect,
Ayez pour votre mère un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOÉ, LAÏS.

LAÏS.

Au plus riche des rois vous voilà presque unie;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil, assise à son côté,
Votre altesse demain deviendra majesté.
Le ciel à votre sang devoit ce privilége.
Mais moi, Madame, moi, demain, que deviendrai-je?
Je voudrois bien...

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle.

LAÏS.

Eh! quel est-il?

ARSINOÉ.

Rhodope:
Elle a fait ce matin sa paix avec Esope.
Tu sais en quelle estime il est auprès du roi,
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.

Qui? lui, Madame?

ARSINOÉ.

Esope est né dans l'indigence;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui?
Esope sans naissance est dans une posture...

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Esope?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'hymen n'est pas un dieu qu'on repaisse de fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Esope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai, le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi? que ferois-je de lui?
Pardon, si ma pensée est contraire à la vôtre;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre:

Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie :
De la contagion elle s'est garantie :
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien,
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente....
Le voici... Justes dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, et c'est dire beaucoup.

SCÈNE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAÏS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre;
Mais enfermé, Madame, au cabinet du roi...

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de reine est due à vos vertus;
Mais plût aux dieux, Madame, avoir pu faire plus!

Je n'oublierai jamais qu'à la première vue
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI,

FABLE.

La colombe, qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine, où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape, et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole.
Un manant à pieds nus, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa flèche la plus fidèle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la fourmi, qui le guettoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pied,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante,
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.
Epouse de Crésus, que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain, associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ÉSOPE, LAÏS.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs, qui veut suivre Arsinoé.*

J'AI fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit:
Tantôt, d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, Monsieur, de Rhodope enlever la conquête!
Que diroit-elle? Non, je rends grâce à vos soins;
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincère :
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guère;
Et vous savez le sort de quantité d'époux
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez; c'est être sage, et l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez, et qu'on vous aime; et vous vivrez contente:
C'est le sort le plus doux.

SCÈNE IV.

ÉSOPE, CLÉON.

CLÉON.

Eh! bonjour, mon patron.
(*Ils s'embrassent.*)
Baisez-moi, je vous prie... Encore une fois... Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde:
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter, et me rendre justice?
M'en offrir un moyen, c'est flatter mon désir:
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre.
Expert en ce métier, je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le foible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider, sous main, à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon patron, que je jette les yeux.
Je vous préfère à tous, tant je vous crois fidèle.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle!
Pourquoi chercher à nuire à ce brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.
J'en sais un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux, quand on le feroit peindre
Fier, sans être orgueilleux; doux sans être soumis;
Estimé des soldats, et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-temps à la cour où nous sommes:
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au roi.

ÉSOPE.

Eh! quel est, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous?

CLÉON.

Oui. Je vous surprends de ce que je me nomme?
Eh! qui sait mieux que moi que je suis habile homme?

La modestie est belle enchâssée à propos;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi; je sais un peu la carte:
Quand on a mes talens, rarement on s'écarte.
Me proposer au roi ce sera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie;
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet officier,
Pour obliger Crésus à le disgrâcier?
Parlez-moi d'élever, et non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir, quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu! d'obliger ses amis,
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon! c'est bien à la cour que l'on a du scrupule?
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait;
Et pourvu qu'à son but un courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des potentats l'un des plus équitables,
A qui, depuis un an, j'ai dédié mes fables,
Se fait lire avec soin, le matin et le soir,
Celles que sans foiblesse un grand roi peut savoir;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les rois en usoient tous ainsi!
L'envie, au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DÉCRÉPIT,

FABLE.

Le lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de courtisans,
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zèle.
Le loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé renard, plus adroit que le loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au roi des animaux,
Et d'un ton assuré : « Vous voyez, dit-il, sire,
» Des sujets de votre empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,

» Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre majesté.
» Elle est hors de péril, et l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un loup, écorché vif,
» Est un remède aussi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le loup, on en couvre le sire;
Et ceux qui du renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les courtisans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens, maîtresses :
A qui veut s'agrandir, le cas n'est pas nouveau;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être;
Et si de vos aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voie et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une fable,
Le bon ami?

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez.
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice;

Et vous murmurez, vous, qui me la proposez,
De ce qu'à vos désirs les miens sont opposés!
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ÉSOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître?

ÉSOPE.

Oui.
Vous avez des aïeux dont la gloire est insigne.
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez....

CLÉON.

Point de leçons. Je suis, grâces aux dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge et n'ai point de science;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre, et partout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité;
Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston:

Voulez-vous m'y servir?

ÉSOPE.

Pour cela, Monsieur, non.
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amène,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Eh! vous figurez-vous, mon cher petit monsieur,
Qu'un ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non; qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entière,
Je vous ai combattu d'une honnête manière;
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point:
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde:
Je le sais; mais le ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'ame grande;
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie:
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.

Un soldat comme vous s'imagine peut-être.

CLÉON.

Je ne suis point soldat, et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon colonel, et qui sert bien l'Etat.

ÉSOPE.

Monsieur le colonel, qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, Monsieur. Bientôt... Je ne m'explique pas.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉSOPE.

Peut-on être si noble, avec un cœur si bas!
On dit que la noblesse a la vertu pour mère.
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guère;
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir....
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCÈNE VI.

ÉSOPE, M. GRIFFET.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses aïeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir, sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte...
(*A Licas, en dehors.*)
Holà! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point...
(*A M. Griffet.*)
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait: point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveler les fermes;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite et la vertu requise:
Il ne me manque rien qu'un patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un fermier?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort;
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte?
Avez-vous calculé jusques où cela monte?
Toute charge payée, y voyez-vous du bon?

Parlez en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix, tant que dure le bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie :
Avec sa conscience il se réconcilie,
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme, avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez, et que le roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit et de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton, vous en serez content :
Votre peine pour moi ne sera point perdue ;
Je sais trop quelle offrande à cette grâce est due.
Quoi que vous ordonniez, tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particulière.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familière :
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE.

Vous en avez regret, et moi j'en suis ravi.
Pour familière, non ; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas...
Un profit clandestin... Vous ne l'ignorez pas !

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux?

M. GRIFFET.

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grâce,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse;
Pour avoir un emploi de quelque financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant,
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent;
Point de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire;
Ministres de Thémis et prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton;
Et tel paroît du roi le serviteur fidèle
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zèle.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois, par ses effets et ses métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes;
Et pour ne point sortir de la ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point, et l'on parle tout haut:
Cent millions, dit-on, plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela; mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre patron une somme de tant,
Soit par reconnoissance, ou soit par politique:
C'est l'usage commun qui partout se pratique.
Il n'est point d'intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons.
Quand on y fait un bail, de quoi que ce puisse être,
Et qu'on ait dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant-bon,
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de fermiers, je crois, sont plus intelligens.

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;

Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public, tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon ?

M. GRIFFET.

Je dévore.

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfans et des petits-enfans ?

M. GRIFFET.

Aucun : je suis garçon. Le ciel m'a fait la grâce,
De même qu'au Phénix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu;
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cent mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfans ?

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE, *à part.*

Peste soit du vieux fou!
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes.
Directeur, réviseur, caissier, *et cætera;*
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Etre fermier.

ÉSOPE.

Eh quoi! n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux, et de plus nécessaire?
La mort toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà*.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une fable?

M. GRIFFET.

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue; aurez-vous le loisir?

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une fable un peu longue est une double grâce.

ÉSOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER,

FABLE.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusque dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers.
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'homme partout,
Et, de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons.
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des enfers,

De trois quarts et demi faisoient toujours une aune!
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes!
Que de coiffeuses en lieu chaud
Pour avoir, au temps où nous sommes,
Coiffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, cafetiers et traiteurs!
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs.
Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le temps qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands seigneurs, qui d'un devoir austère,
D'une dette du jeu s'acquittoient sur le champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier, ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vide on n'osoit approcher,
Voyant que dans leur temps la justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célèbres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténèbres
Leurs malheureuses clartés!
Si je voulois nommer les fragiles notaires
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires
Des nonchalans rapporteurs,
Et certains curieux, galopeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs:

Si je voulois parler de tant de commissaires,
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison ou tort,
Des médecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort;
Enfin, si je faisois une liste fidèle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme,
Qui voyoient de l'enfer tous les bijoux *gratis* :
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
« Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les agite ?
« Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite. »
» Taisez-vous imposteur, ou parlez autrement, »
Dit le jeune habitant du pays des ténèbres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'oraisons funèbres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans,
» Et vous avez eu tout ce temps
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend:
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vétille, un rien occupoit votre esprit;
» Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente;
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez, pour jamais, misérable!
» Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal. »

Ne m'avouerez-vous pas que, pour un jeune diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du temps pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leur cours
Le nombre, ou peu s'en faut, de trente mille jours;
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau, vous entrez dans la ferme!
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire:
Adieu. Quoique ma fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la vérité que je dis en riant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CRÉSUS, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahir, lui qui me sert si bien!
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRÈNE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle;
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison :
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison,
Et, de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui? moi!
Que je sois insensible à ce que je lui doi!
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable
(Vice le plus honteux dont un roi soit capable)
Soit l'injuste salaire et du zèle et des soins
Dont vos yeux et les miens ont été les témoins?

Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASYBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de celer.
J'ai dû, comme sujet et fidèle et sincère,
Vous avertir qu'Esope, avec son air austère,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette, en secret, un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries,
Quel argent il possède, ou quelles pierreries;
Mais, à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRÈNE.

Un million! Seigneur, il supprime le reste:
Dans la place d'Esope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits.
C'est peu d'un million, il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a guère de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien, l'un et l'autre, à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors;
Mais Esope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASYBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRÈNE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, et, par avance,
Je soutiens...

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect, en vain l'on me prévient :
Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe.
Laissez-moi lui parler; je vous l'ordonne.

SCÈNE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Esope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu, dis ?

ÉSOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible !
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être, avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après;
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiète.
Moi, des secrets pour vous !

CRÉSUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas ?

ÉSOPE.

Eh ! bons dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin et que j'en sois la cause ?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je ? et que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRÈNE.

Eh ! n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASYBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une fable à propos ne lui manqueroit pas ;
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien ?

ÉSOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sachiez bien ?

Quel que soit l'embarras où leur haine me jette :
Elle est de mon silence un mauvais interprète :
L'innocence est timide et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO,

FABLE.

« D'où vient, dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Echo ne le répète ?
» Et que, pendant l'été, quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort ?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde
» Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Echo, de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner :
« A tort mon silence t'étonne.
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons,
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
» Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
» Aux suprêmes divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent ;
» Et quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle : je ne suis point irrité contre toi,
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRÈNE.

En disant une fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris.

Pendant qu'à vos sujets il débite des fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir!

ÉSOPE.

Eh bien! Seigneur, eh bien! il la faut faire ouvrir.
Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénument qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASYBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et, peut-être, en bijoux sauver un million:
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le roi
(Lui qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter et qui l'ouvre lui-même.
(*A Crésus, en lui donnant ses clefs.*)
Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici;
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS, *appelant.*

Holà!...
(*Il parle bas aux gardes.*)

(*Haut.*)
Observez bien mon ordre, et ne touchez que là.
Je vous attends.
(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

TIRRÈNE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte:
La parole des rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera temps, je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien.
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre...
(*A Esope.*)
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance, au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ÉSOPE.

Moi riche? Eh! demandé-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protège,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe après être éveillé.
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASYBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire ;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCÈNE IV.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE,
LES GARDES, *apportant une cassette.*

CRÉSUS.

C'EST ton trésor, Esope ; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure, un sincère détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail :
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRÈNE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Eh bien ! puisqu'on m'y force, il y faut consentir.
(*Après avoir ouvert la cassette, et vu ce qu'elle contient.*)
Ouvrons... Ciel ! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offr
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur!

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(*Le garde cherche dans le coffre, et n'y trouve que l'habit d'Esope quand il étoit esclave.*)

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ÉSOPE.

Oui, Seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher,
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice,
Il vous plut me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, et non la vanité,
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à votre majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasybule et Tirrène,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fasse,
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carrière il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite:
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la cour, moi qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'êtr
De ma foible raison je n'étois point le maître.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misère extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble, en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor, sans doute,
Puisque, lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même cho
Sachant ce qu'ils étoient, et voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre cour moins d'orgueil qu'ils n'en on

CRÉSUS, *à Tirrène et à Trasybule.*

Eh bien! mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole?
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.

Pour agir sans aigreur je suis trop irrité;
Esope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne :
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(*Aux gardes.*)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A VOTRE tour, Messieurs, vous ne dites plus rien?
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une fable, à propos, eût été nécessaire ;
Je vous ai cru. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRÈNE.

Eh! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire?
Plus tous vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse?

ÉSOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grâce :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASYBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son roi?
Ayant su qu'un trésor, que l'on disoit immense,
Pouvoit de ce monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,
En fidèles sujets, le lui faire savoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce sont des impostures :
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être, à l'envi,
Par tous vos successeurs exactement suivi!
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre :
Par une loi sévère entre Crésus et nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous;
Mais c'est un foible appât pour une ame si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici :

L'HOMME ET LA PUCE,

FABLE.

Par un homme en courroux la puce un jour surprise,
Touchant pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grâce, et d'une voix soumise :
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »
« Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
» Dit l'homme; cependant n'espère aucun pardon.

» Tu m'as fait peu de mal; mais j'en sais la raison :
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande ;
Et mon honneur...

UN GARDE.

Rhodope est là qui vous demande :
Nous n'avons, sans votre ordre, osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer....
Qu'elle entre.

TIRRÈNE, *à Trasybule.*

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCÈNE VI.

ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, RHODOPE, GARDES.

RHODOPE.

Ma mère attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux ;
Mais qu'à la cour, Rhodope, on est près du naufrage !
Trasybule et Tirrène, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler de leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir; décidez, ordonnez.

SCÈNE VII.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, ARSINOÉ, TRASYBULE, RHODOPE, GARDES.

CRÉSUS.

Eh bien! Esope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur, pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur, bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer! moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse :
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi, tu le peux, tu le dois; je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme, et qui fait son devoir,
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir.
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se lève,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix, ni trève;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me venge.

Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétends, au moins, que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent?
Etre de qualité, sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable :
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger et de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les rois, comme les dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRÈNE.

Ah! c'en est trop, Seigneur; quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope étonnés et confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASYBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non, laissez-moi, Seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grâce pour salaire :
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un roi doit toujours récompenser en roi.

Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRÉSUS.

Tu me charmes.
A remplir tes désirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité....
(*Aux deux courtisans.*)
Trasybule, Tirrène, Esope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son roi?...
(*A Arsinoé.*)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zèle me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne,
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope, à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Eh! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire :
Comme à toute ma cour, Rhodope a su lui plaire,
Et je veux que demain, au même autel que nous...

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous,
Et le ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grâce.

Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon roi :
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope...

SCÈNE VIII.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, ARSINOÉ, RHODOPE, ATIS, GARDES.

ATIS.

SEIGNEUR, le peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds
Que, pour sa récompense, on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laisse le maître;
Mais pour moi c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs, en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siècle, oubliés par les Parques
De la faveur des dieux sans cesse avoir des marques!
Et puissent vos enfans, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands rois que vous.

FIN D'ÉSOPE A LA COUR.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE,

PAR LA FONTAINE,

Représentée, pour la première fois, le 23 juillet 1685.

NOTICE

NOTICE

SUR LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, en Champagne, où son père remplissoit la charge de maître des eaux et forêts. Il entra à l'âge de dix-neuf ans chez les Pères de l'Oratoire; mais l'austérité des règles de cet ordre le détermina à en sortir au bout de dix-huit mois. Un officier qui étoit à Château-Thierry en quartier d'hiver, lut devant lui l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV; l'impression que cette lecture produisit sur l'esprit de La Fontaine, décida sa vocation, et dès ce moment il se livra entièrement à la culture des lettres. Les particularités de la vie privée de ce grand poète sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici; elles se trouvent à la tête de toutes les éditions de ses œuvres. Il seroit également superflu de s'étendre sur le mérite des divers ouvrages qui ont établi sa réputation; nous nous bornerons à présenter la liste de ses comédies.

La première qu'il composa fut l'*Eunuque*, en cinq actes, en vers, elle parut en 1654.

Le 12 avril 1684, La Fontaine fit jouer *Ragotin* ou *le Roman Comique*, en cinq actes, en vers. Cette pièce eut neuf représentations.

Lully, après avoir engagé La Fontaine à travailler à l'opéra de *Daphné*, refusa d'en faire la musique, le poète n'ayant pu l'y obliger, composa contre lui, pour s'en venger, le conte et la comédie du *Florentin*. Cette pièce, jouée pour la première fois le 20 juillet 1685, est souvent représentée.

La Coupe enchantée, comédie en un acte, en prose, fut donnée avec succès le 16 juillet 1688, sous le nom de Champmeslé.

Le 22 août de l'année suivante, La Fontaine fit jouer également sous le nom de Champmeslé, le *Veau perdu*, comédie en un acte, en prose.

Je vous prends sans vert, comédie en un acte, en prose, ornée de chants et de danses, parut aussi sous le nom de ce comédien, le premier mai 1693; elle eut un grand succès.

Né sans ambition, La Fontaine ne brigua aucun honneur; les membres de l'académie française lui accordèrent d'un consentement unanime la récompense due à son talent, en l'admettant parmi eux, le 2 mai 1684.

Ce grand poète mourut à Paris, le 13 mars 1695, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph, à l'endroit même où Molière, son ami, avoit été mis vingt-deux ans auparavant.

PERSONNAGES.

HARPAGÊME.
HORTENSE, sa pupille.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagême.
MARINETTE, sa servante.
UN SERRURIER et ses garçons.
UN EXEMPT.
DES ARCHERS.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagême.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? Etes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait, de vous tuer, sa principale affaire:
Et, loin d'envisager ces périls évidens,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagême,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagême toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinte obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différens ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verroux.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense;
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul, il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul, il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre,

La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée, alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trote,
Sont éléphans pour lui qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant, par ses clameurs, éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rode, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable qu'on connoît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense:
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis, par un arrêt, tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois,
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,

Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache:
A l'achever dans peu son serrurier s'attache.
Déjà...

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi:
C'est un homme d'honneur. Il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui, j'ai dicté cette lettre;
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès...

MARINETTE.

Il entre...

SCÈNE II.

HARPAGÊME, TIMANTE, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente?
Merci! diantre! ai-je l'air d'une fille intrigante?

HARPAGÊME.

Que vois-je?

TIMANTE.

Eh! Marinette, un mot, écoute-moi.

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon!

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une ame intéressée.

TIMANTE.

Quoi!

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÊME, *arrachant la lettre.*

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage?

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre ou ce fer que tu voi...

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi!

SCÈNE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit!

HARPAGÊME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée.

Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais, quand je l'ai vu paroître:
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours,
Que je prisse le soin de servir ses amours,
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles;
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, on des charbons ardens.
Je crève quand je pense aux offres insolentes...

HARPAGÊME, *à Agathe.*

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes...
(A Marinette.) *(A Agathe.)*
Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément,
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÊME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,

Mais de garder Hortense; et j'ai pour y suffire,
De bons murs, des verroux, et deux yeux : c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondemens voisins des sombres lieux,
Elevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre eux deux, par différens détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verroux, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant qu'au milieu du dédale,
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront.
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science:
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;

Mais s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÊME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien...
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.
(*Il lit.*)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu » maître de la maison qui est voisine de la vôtre, » où j'ai trouvé les moyens de me faire un passage » sous terre, qui me conduira jusqu'à votre cham- » bre. J'espère que la nuit ne se passera pas sans » que vous m'y voyiez. Je vous en avertis, afin » que votre surprise ne vous fasse rien faire qui » soit entendu de votre bourru. Le même passage » vous servira pour vous faire sortir d'esclavage, » et vous mettre au pouvoir de la personne qui » vous aime le plus.

» TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine,
Je la ferai poser dans la chambre voisine.

Pressé par son amour, Timante s'y rendra;
Mais au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors, tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave, *hic jacet*.

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÊME.

Bon, bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage:
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Etant de ses parens, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense,
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son ame.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme:
Il est donc assez vain de présumer de soi?
Et quel est donc ce sot entrepreneur?

HARPAGÊME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Moi. De ce cousin j'avois la fantaisie.
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austère vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux!
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÊME.

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.
(*Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.*)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...

Que de portes ! quel bruit de clefs ! quel tintamarre !

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verroux,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÊME, HORTENSE, AGATHE, MARINETTE.

HARPAGÊME.

Hortense, approchez-vous ;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre,
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre ;
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

HORTENSE, AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru ; je vais agir de toute ma puissance,
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les ames ;
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpagême, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir ?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagême,
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon ame
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme;
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître
Il n'y songera plus; je l'oublierai peut-être :
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends, je vais ouvrir mon ame,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme,
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai, du moins, de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui?

MARINETTE.

Lui-même,
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égaremens,
Et, par même moyen, savoir vos sentimens.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce...

HORTENSE.

Au contraire,
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite, il s'en va me connoître;
Je m'en ferai haïr par cet aveu peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre... Ah! que sa barbe est rébarbarative!

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, *en docteur.*

(*A part.*) (*A Marinette.*)

Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé,
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, Monsieur.

HARPAGÊME.

Qui donc est ma parente
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, Monsieur, que la suivante...

HARPAGÊME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

HARPAGÊME.

(*A Marinette.*) (*A Hortense.*)
Des siéges... Séyez-vous.
(*A Marinette.*)
Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

(*Marinette sort.*)

SCÈNE IX.

HARPAGÊME, HORTENSE.

HARPAGÊME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime:
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix;
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois:
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée,
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rebellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne;
Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme: ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche,
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même,
Et j'appris, par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit, des mortels, le plus disgrâcié.

HARPAGÊME.

Quoi! lui-même? comment?

HORTENSE.

Vous le savez ; mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens, bien tournés, s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagême,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison.
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÊME, *à part.*

Je déteste !...

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÊME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire,
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre ame toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non:
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute,
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air;
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même.
Je ne le voyois pas d'abord; mais...

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,

Que, sans doute, cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne me plus montrer, lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage,
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, *à part.*

J'enrage!

HORTENSE.

Cet homme enfin, Monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait, sa personne rassemble,
Dans leur perfection, tous les bons airs ensemble,
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant...

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections:
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus (et j'en suis caution)
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Que nature pâtit! mais poursuivons... Peut-être,
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus ; mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah ! le bourru ! mais...

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment ?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner :
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air.
Un noyau vint frapper Harpagême au visage ;
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,

Il me donna sa lettre et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles; enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous celer, je confesse
Que je livrai mon ame à de secrets plaisirs,
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÊME, *à part.*

Ah! je crève...

(*A Hortense.*)
De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve?

HORTENSE.

D'accord; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÊME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!
Harpagême y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse,
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagême, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte;
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte,
A

A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagême.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours.
Moi qui mettoit mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne:
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui, dans ce temps, cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée;
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas: j'y revins avec lui;
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagême.
Il fit secrètement avertir Harpagême,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé;
Par cette fausse alarme Harpagême offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Etant accompagné de spadassins à gage,

Fit quinze nuits le guet sous mon appartement,
Et je vis quinze nuits de suite mon amant,
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre;
Par des transports charmans que nos cœurs faisoient naître,
Sans crainte du jaloux, exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices,
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise,
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi:
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, *à part.*

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main, me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot, où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentimens, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême?

HARPAGÈME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai, beau, bien fait; d'accord, mais il n'a rien.

Harpagême est jaloux; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux; oui, mais il est très-riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs, en sent quelque amertume;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente,
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Ça, ma Cousine, allons, promettez-le-moi.

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse;
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux; et que veut-il de plus?

HARPAGÊME.

Mais vous devez, du moins, lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Epouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine.
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah! coquine!
Je n'y puis plus tenir; connoissez votre erreur,
Voyez, friponne, à qui vous ouvrez votre cœur.

HORTENSE.

Ah! ah! c'est vous, Monsieur; quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité,
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter.
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie:
A vous faire enrager je mettrai mon génie...
(*Il appelle.*)
Marinette?

SCÈNE X.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Monsieur!

HARPAGÊME.

Eh bien ! le serrurier
Travaille-t-il ?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah ! ah !...

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah ! les méchantes gens !

HARPAGÊME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense :
(*A Hortense.*)
Le piége ici l'attend... Oui, traîtresse ! à vos yeux,
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE, LE SERRURIER ET SES GARÇONS, *qui apportent une cage de fer, à ressort.*

HARPAGÊME, *au serrurier.*

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, Monsieur; et, pour en voir l'usage,

Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÊME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier:
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici: passez par cette porte,
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.
(*Harpagême se met dans le piége.*)
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÊME.

Fort bien.
On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement, la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÊME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.
(*Il sort avec ses garçons.*)

HARPAGÊME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

HARPAGÊME, HORTENSE, TIMANTE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÊME.

Comment! on me trahit?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice,
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource, en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserois, Monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE.

Vos parens et les miens vont combler notre espoir;
(*A Harpagéme.*)
Allons, Hortense... Adieu, Seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête...

HORTENSE.

Adieu, Monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense,
Songez...

MARINETTE.

Adieu : prenez un peu de patience.
(*Timante, Hortense et Marinette sortent.*)

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, *seul, dans le piége.*

Arrête, arrête, arrête... Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV.

HARPAGÊME, AGATHE.

AGATHE.

Eh! bon dieu! qui vous a huché là,
Mon fils?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Ah! ma mère, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage!
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien! mon fils, eh bien! je vous l'avois bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur!...
Au meurtre, mes voisins! au secours! au voleur!

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu?

HARPAGÊME.

Monsieur l'exempt, de grâce!
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers.*

Enfans, prenez ce soin.

(*On délivre Harpagême.*)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci!
Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÊME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine;
Allons.

HARPAGÊME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien! donc, qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 4 février 1713.

NOTICE
SUR DE LAFONT.

Joseph de Lafont, fils d'un procureur au parlement de Paris, naquit dans cette ville, en 1686. Son père le destinoit au barreau, mais le goût de la dissipation, la fréquentation des spectacles et de grandes dispositions pour la poésie, l'entraînèrent dans la carrière dramatique.

Danaé ou *Jupiter Crispin*, comédie en un acte, en vers, jouée au mois de juillet 1707, fut le premier ouvrage que de Lafont fit représenter. Trois ans après il donna *le Naufrage* ou *la Pompe funèbre de Crispin*, comédie en un acte, en vers, suivie d'un divertissement; cette pièce eut treize représentations et a été souvent reprise.

L'Amour vengé, en un acte, en vers, fut jouée avec beaucoup de succès, le 14 octobre 1712.

La dernière pièce que de Lafont donna au théâtre français, est sa comédie des *trois Frères Rivaux*. Elle fut représentée pour la première fois le 4 février 1713, et fait partie du répertoire.

Depuis cette époque, de Lafont n'a plus composé que des opéras.

Ce poète mourut à Passy, après une longue et cruelle maladie, le 20 mars 1725.

PERSONNAGES.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au palais.
MADAME PHILIDOR, son épouse.
ANGÉLIQUE, leur fille.
MERLIN, valet de M. et de madame Philidor.

LE MARQUIS LISIMON, LE COMTE LISIMON, LE CHEVALIER LISIMON,	Tous trois frères et tous trois capitaines da[ns] le régiment de [la] Reine.

LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scène est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison, et près de son jardin.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MERLIN, *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

Trois objets ravissans, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor,
Tel qui veut épouser Angélique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissime* produit trois, tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier à déjà tiré l'aveu du père,
Le second a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, marquis; le second comte,
Et l'autre chevalier... Justement, c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manège est plaisant! je suce les trois frères:
Mais, ma foi! le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paie assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.

Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci c'est que, sans le savoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse,
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son père au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine;
Et veut absolument un époux capitaine...
(*Il remet les trois bourses dans sa poche, en apercevant entrer le chevalier Lisimon.*)
Mais je vois justement le plus jeune des trois,
Il marche doucement, et vient en tapinois.
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
(*Voyant arriver Angélique.*)
Je ne me trompe point; car j'aperçois la belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au chevalier.*

Eh bien! qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret!
Vous le savez? Je suis tout propre aux confidences.
(*Le chevalier et Angélique se saluent.*)
Eh! mon dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Madame, quel bonheur de vous entretenir!
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?

Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon père et ma mère.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti,
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, Madame a raison : ces Messieurs du palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids!
C'est une nation impolie et grossière.
Mais vive un capitaine! A sa mine guerrière,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
(*Montrant le chevalier.*)
Ce seroit à Monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, Monsieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *à part.*

Eh! la, la; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi! qu'un époux à rabat.
Car, qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale;
Qui de papier tout blanc a soin d'emplir son sac;
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac;*
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême;
Qui dans les entretiens tranche du bel-esprit;
Qui rit, tout le premier, des sottises qu'il dit;
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée;
Etourdi, dissipé, grand parleur; en un mot,
Qui partout fait l'habile et partout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh! c'est mon fort, Madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme!
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble?

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles : pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grâce, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi!

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux capitaine?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! Merlin?

MERLIN.

Eh bien! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-temps!

LE CHEVALIER, *à part.*

(*A Merlin, en tirant sa bourse de sa poche, et en la lui présentant.*)

Que ferai-je?.... Ah! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi! prendre encor de vous? Ah! je suis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Achève mon bonheur; car dans cette maison
Je sais que de tout temps tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(*A Angélique.*)
Mais, que Madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE, *au chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon: je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père.

MERLIN, *au chevalier.*

Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure: allez, n'y manquez pas.
(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le chevalier sort.*)

SCÈNE III.

MERLIN, *seul, regardant la dernière bourse qu'il a reçue.*

VOILA donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche...
(*Il met cette quatrième bourse dans sa poche.*)

Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici... Mais si les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez?
L'un a l'aveu du père, et l'autre de la mère.
Chacun d'eux a caché son amour à son frère.
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie :
Ils voudront s'expliquer... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajustera cela...
(*Apercevant le marquis et le comte qui viennent, chacun d'un côté opposé.*)
Mais je vois les aînés... Ah!... juste ciel! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du théâtre*, LE COMTE, *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*

C'EST ici la maison de mon futur beau-père :
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*

Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille, et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique :
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Ma foi! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crèvera.

LE MARQUIS, *à part, en apercevant Merlin.*

Mais j'aperçois Merlin.

LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*

C'est Merlin; c'est lui-même.

LE MARQUIS, *à part, apercevant le comte.*

O ciel! que vois-je encor? Ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion? Le comte dans ces lieux!

LE COMTE, *à part, apercevant aussi le marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?...
(*Au marquis.*)
C'est vous, marquis, je crois?

LE MARQUIS.

Comment! c'est donc vous, comte?

MERLIN, *à part.*

Peste! ils vont s'éclaircir: ce n'est pas là mon compte.
(*Merlin fait plusieurs révérences au comte.*)

LE COMTE.

(*A part.*)

Bonjour, Merlin, bonjour!... Je ne sais où j'en suis,
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis...
(*Au marquis.*)
Que faites-vous ici? Quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement?

MERLIN.

Et! Messieurs, à quoi bon cet éclaircissement?

LE COMTE.

(*Au marquis.*)

Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colère.*

Quoi! morbleu!...

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, Messieurs... Respectez la maison...
Quoi donc! prétendez-vous faire ainsi des querelles?...
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh! morbleu!... tais-toi donc. Peste soit du butor!...
(*Au comte.*)
Je viens ici mandé par monsieur Philidor.

(*Tirant une lettre de sa poche, et la montrant au comte.*)

Voilà ce qu'il m'écrit; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par sa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mère me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la lettre de M. Philidor.*

A monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le Marquis, » de vous trouver tantôt chez moi. Je parlerai de » vous à ma femme et à ma fille, et je ne doute » pas que vous ne leur plaisiez fort. Ne paroissez » pas d'abord dans la maison: promenez-vous, en » m'attendant, dans les allées de mon jardin. Je » les y conduirai l'une et l'autre, et ce sera là que » se fera la première entrevue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de madame Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le Comte, que » je dois parler de vous à ma fille et à mon mari. » Je vous attends. Nous finirons ce jour même,

si

» si vous souhaitez. Comptez sur ma parole.
» Trouvez-vous seulement dans mon jardin, et
» m'y attendez. J'aurai soin de m'y rendre avec
» mon mari et ma fille, qui, comme je l'espère,
» seront charmés, l'un et l'autre, de l'honneur
» de votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN, *à part.*

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot: tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, Monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystère?

MERLIN, *bas, au marquis.*

D'honneur! je l'ignorois.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frère?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frère, Monsieur?... Ah! que m'aprenez-vous?
Eh! qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah ! Monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure !
Mais la fille est pour vous : j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, Monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi ! je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme !
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*Haut.*)
Embrassez-vous, Messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi ; j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu ! vous céderez, car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons: sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.

(*Le marquis et le comte sortent.*)

SCÈNE V.

MERLIN, *seul, riant.*

J'EN suis quitte, à la fin; mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment, et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut surtout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode:
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigens que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux...
(*Voyant venir M. Philidor.*)
Taisons-nous; j'aperçois mon bon homme de maître.
Entêté du marquis, autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCÈNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah ! te voilà, Merlin ?

MERLIN.

Fort à votre service,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice;
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable!

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison ?
N'êtes-vous pas, Monsieur, le chef de la maison ?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête,
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi ! ma femme est une bête.

Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon ; mais, Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, Monsieur, a l'esprit haut et bas :
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux :
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bonjour, elle vous dit bonsoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre:
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu ?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le marquis Lisimon au jardin se promène.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plus tôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin!

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable!

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Oh! va, va, laisse faire...
Comment donc! n'est-ce pas une fort bonne affaire?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un officier:

Tout les gens du palais lui causoient la migraine.
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.
Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira;
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra?
Corbleu! nous allons voir. Fais ce que je désire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *aperçevant madame Philidor.*

Il n'en est pas besoin : elle vient, je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul; Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à madame Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, Madame, à vous attendre.

MADAME PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu; va, laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

MADAME PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien, ma chère femme

MADAME PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

MADAME PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit; mais je veux aussi de la condescendance.

MADAME PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

MADAME PHILIDOR.

N'allez-vous pas déjà m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi! vous êtes, vous, un vrai trouble ménage...
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile?
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un capitaine.
C'est...

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Je vous interrompts, tout d'abord, sur ce point.
Sa mère à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin...

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Eh bien! n'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu! peste soit de votre chien d'esprit!

MADAME PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause!

M. PHILIDOR.

Comment donc! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre?

MADAME PHILIDOR.

Oh! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR, *à part.*

(*A madame Philidor.*)

Ah! j'enrage... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

MADAME PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où ?... Suffit. Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

MADAME PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

MADAME PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison ?

MADAME PHILIDOR.

C'est que je suis sa mère.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son père?

MADAME PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? voyez, belle raison!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque; j'au[illegible] pour gendre Lisimon.

MADAME PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous? Lisimon, capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui.

MADAME PHILIDOR

De quel régiment ?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

MADAME PHILIDOR.

Tout de bon ?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

MADAME PHILIDOR.

Eh! vîte embrassons-nous.
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup, un excès de tendresse,
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse?

MADAME PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment! Lisimon?

MADAME PHILIDOR.

Oui, c'est lui.
Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort!... Mais je suis tout troublé.
Quoi! monsieur Lisimon vous a déjà parlé?

MADAME PHILIDOR.

Oh! vraiment, j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus, Lisimon est ici.

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment?

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(*A part.*)

Vous le savez?... Voici quelque nouveau vertige.

MADAME PHILIDOR.

Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin.
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point ? C'est peut-être un autre hom
Est-ce bien Lisimon ?

MADAME PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage ?

MADAME PHILIDOR.

Ah ! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi! c'est lui-même.

MADAME PHILIDOR.

En doutez-vous?

M. PHILIDOR.

Moi? Non..... Mais c'est un vrai problême.

MADAME PHILIDOR.

Nous allions quereller, car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Eh! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

MADAME PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystère.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCÈNE IX.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor, en se jetant à ses pieds.*

Mon père, à vos genoux, je demande une grâce.

M. PHILIDOR, *la relevant.*

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre! Eh! que veux-tu donc dir

MADAME PHILIDOR.

Mais, vraiment son discours commence à m'interdire

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

MADAME PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!
Des filles de Paris c'est l'unique fureur;
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille..... Hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas:
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même temps un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.
Or çà, Mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mère, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon père, auteur de mon supplice

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais!... Quoi! quand un coup du sor
Met votre mère et moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?

Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau ?

MADAME PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais, enfin, quel homme est-ce ? est-ce un homme de nom ?

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas ? Quoi ! c'est chose certaine ?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il ?

ANGÉLIQUE.

Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la reine.... Pourquoi
Paroissez-vous surpris ? Vous riez ?

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh ! ma foi !
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor qui rit aussi.*

Quoi ! vous aussi ma mère ?

MADAME PHILIDOR.

Le plaisant tour !

ANGÉLIQUE.

De grâce, expliquez ce mystère.

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,

C'est Lisimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous?

M. PHILIDOR.

Parbleu ! de Lisimon j'admire la sagesse.
Quelle discrétion! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément!
Peste! ce garçon là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre chevalier va donc être bien aise.

MADAME PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous? oh! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle comtesse? Bon!
Elle sera marquise, et je vous en répond.
Lisimon est marquis.

MADAME PHILIDOR.

Non vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh! quel peste de conte!
Il est marquis, vous dis-je, et marquis, très marquis,
Et tous les Lisimon le sont, de père en fils.

MADAME PHILIDOR.

Et moi, Monsieur, et moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! encore une fois, mettons-nous en colère.

MADAME PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance.

MADAME PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux... Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle... Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

MADAME PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paroître...
(*Voyant le comte qui vient.*)
Mais, je le vois venir.

SCÈNE X.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, *paroissant en même temps.*

M. PHILIDOR, *à madame Philidor, en voyant le marquis.*

Justement, le voici.

MADAME PHILIDOR, *prenant le comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

MADAME PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh! mon dieu! non, ma femme.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon?

LE COMTE.

Oui, Madame.

MADAME PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, monsieur mon mari, n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR, *au marquis.*

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Lisimon

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR, *au marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon?... Mais je n'y conçois rien

MADAME PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable:
Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espère en vous; vous savez mon amour?

M. PHILIDOR.

Oui, Monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur? J'espère en vous, Madame.

MADAME PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur, ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique!

ANGÉLIQUE.

Mon père?

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?

Tu le connois si bien! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon? Est-ce l'un, est-ce l'autre?
Parle, est-ce le mien?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME PHILIDOR.

C'est le mien?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment! Mademoiselle, ai-je l'air imposteur?
Mon nom est Lisimon; je suis homme d'honneur.

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux? Par ma foi! je ne sais...
(*Au marquis.*)
Mais vous me convenez, Monsieur, et c'est assez.
A mes commandemens ma fille va se rendre.

MADAME PHILIDOR, *montrant le comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder; je le veux, en un mot;
Vous n'êtes qu'une femme.

MADAME PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah! mon père, en faut-il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colère.*

Quoi donc! dérogerai-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi: je suis père et mari:
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur.....

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Ah! Madame...

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Eh! ma mère, de grâce,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

MADAME PHILIDOR.

Votre père me joue un tour de sa façon:
Je gage que le sien est un faux Lisimon?

M. PHILIDOR.

Moi ! je me servirois d'un pareil stratagême?
Je n'en suis pas capable.

SCÈNE XI.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh ! qui donc?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le chevalier.*

Qui ? celui que je voi?...
(*A part.*)
Je ne sais où j'en suis.

MADAME PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le marquis et le comte !... O rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon ame est confondue.
(*A M. Philidor.*)
Ah ! Monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.

Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ma foi! c'en est trop: trois époux à la fois!
Prétendez-vous, Messieurs, l'épouser tous les trois?

MADAME PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais, qui diantre de vous est donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment! tous les trois? Oh parbleu
A la fin, je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystère,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frère.
Nous servons tous les trois au même régiment.
Nous nous trouvons chez vous, je ne sais pas comment.
Ils sont très-étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble
LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassembl
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin?... Ah! le traître! il mourra sous mes coups.

C'est lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entends-je? ainsi donc il trahissoit ma flamme?
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison:
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE, *au chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(*A M. Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, Monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant madame Philidor.*

Par parole authentique
Madame m'a promis la charmante Angélique.

MADAME PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique, hélas! je n'espère qu'en vous.

ANGÉLIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME PHILIDOR, *voyant entrer la Ronce.*

Mais que veut ce valet?

SCÈNE XII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LA RONCE.

LA RONCE, *à madame Philidor, en lui remettant une lettre.*

MADAME, on m'a chargé de vous rendre un billet.
(*Madame Philidor prend la lettre.*)

M. PHILIDOR, *à madame Philidor.*

Encore un Lisimon?

MADAME PHILIDOR, *à la Ronce, qui sort.*

Attendez donc réponse.....
(*A part.*)
Mais il s'en va.

SCÈNE XIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MADAME PHILIDOR, *ouvrant la lettre, à part.*

VOYONS un peu ce qu'il m'annonce.....
Le benêt, il apporte un billet au hasard!
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part...
(*Examinant la lettre.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture.
Et je vois qu'on a même omis la signature.
(*Elle lit.*)
« Ayant appris, Madame, que les deux aînés des

» des trois Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer
» dans votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon
» devoir de vous avertir que le marquis est si fort
» adonné au jeu, et le comte aux femmes, qu'ils
» rendront une épouse éternellement malheu-
» reuse. Vous savez, Madame, que ce sont là les
» deux vices ordinaires de presque tous les gens
» de guerre. Ainsi prenez garde à ce que vous
» ferez. »

(*Au marquis et au comte, après avoir lu.*)

Quoi! Messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Ce que j'apprends de vous, Messieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille? Autant vaut l'immoler.

MADAME PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs sont des maris infâmes :
Peut-on aimer le jeu?... Passe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame: encore un coup, on nous accuse à tort;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très-fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garans de sa friponnerie;
Et ce qu'il nous a fait, à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Eclaircissons ce fait; je le demande en grâce!

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place...
(*Voyant paroître Merlin.*)
Mais, voyez ce maraud!... Taisons-nous... Le voici.

SCÈNE XIV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à part, en apercevant les trois Lisimon ensemble.*

Ah! que vois-je!... La peste! ils sont encore ici.
(*Voulant ressortir.*)
Je les croyois bien loin... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête ?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh ! Monsieur, laissez-moi, l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux! dont l'audace est extrêm

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, Messieurs, c'est moi-même.
(*A part.*)
Un peu d'effronterie: allons, ferme, Merlin!

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi! de vous jouer j'aurois eu l'impudence?...
(*A part, mais de manière à être entendu.*)
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh bien! traître!
N'est-ce pas les jouer? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi, s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires.
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois frères?

MADAME PHILIDOR, *lui montrant la lettre qu'elle vient de recevoir.*

Mais ce n'est pas le tout. Connois-tu ce billet?
Je suis sûre, maraud! que c'est toi qui l'as fait?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolents, coquin! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi! faire un billet? Je ne sais pas écrire.

Si j'avois un peu su barbouiller du papier,
Je serois à présent, peut-être, un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Traître! ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, Messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi!

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue;
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

MADAME PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Je veux croire, Messieurs, qu'on cherche à vous noircir
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la première fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces Messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...
(*Au comte.*)
Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.

Faisons, par grandeur d'ame, un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE, *au chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...
(*A Merlin.*)
Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux.
(*Il sort avec le marquis.*)

SCÈNE XV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or çà, monsieur Merlin, je veux que, sans mystère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces Messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grâce de vous.

M. PHILIDOR.

Eh! quelle grâce? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre...
(*Tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.*)
Jetez les yeux, Monsieur, sur mon petit trésor,

Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premières,
Et le cadet lui seul, m'offrit les deux dernières.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre, enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, Monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement;
Et j'en suis très-fâché, Monsieur assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin! nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
(*Au chevalier.*)
Mais n'y retourne plus... Ma fille à su vous plaire;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mère :
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, Monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes frères,
Pourquoi vos sentimens me seroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Ma mère, vous pouvez me faire un heureux sort.

MADAME PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

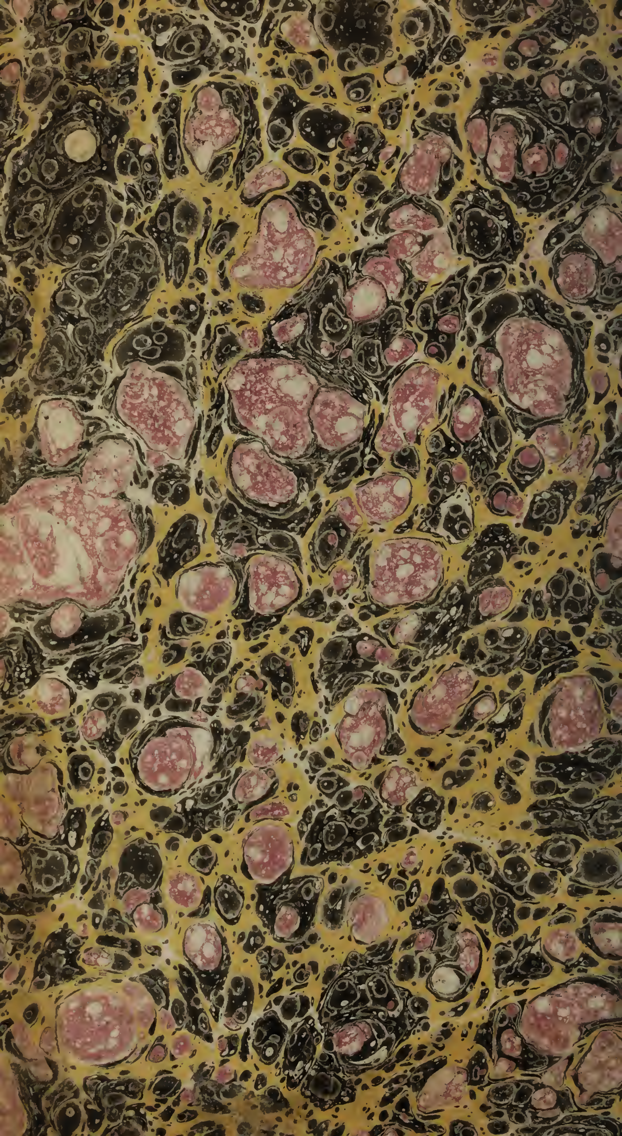
Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois frères rivaux ainsi finit l'histoire.

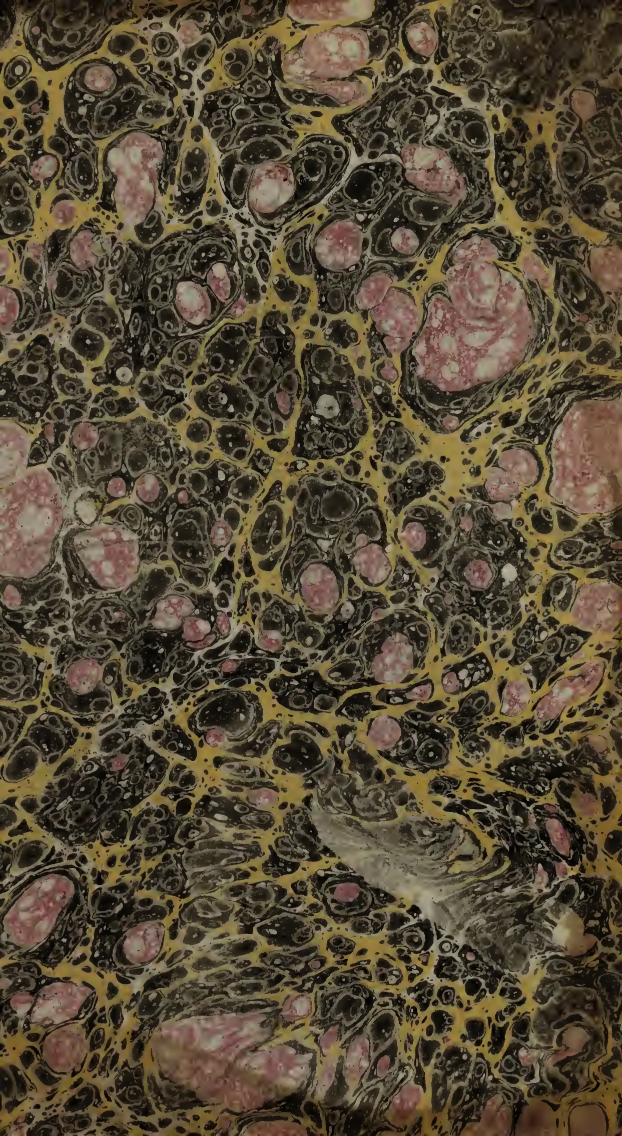
FIN DES TROIS FRÈRES RIVAUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du tome trente-deuxième.







UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 061864937